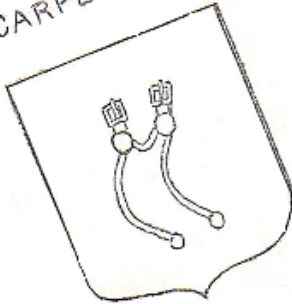
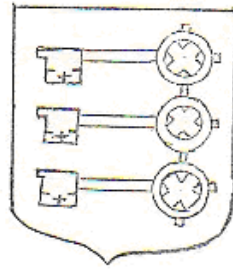


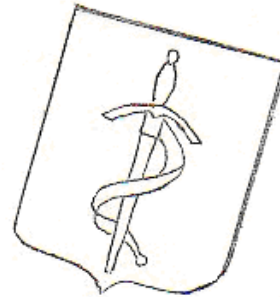
CARPENTRAS



AVIGNON



APT



*Chronique familiale
Depuis 350 Années*



TARASCON



ORANGE



NÎMES

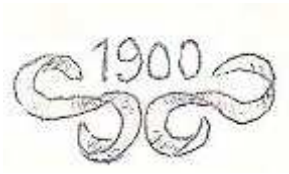
Ce document retranscrit les mémoires de Madame Germaine Martial-Bernard, épouse de Théophile Marie Joseph René Mollet.

Il raconte les événements de la branche Bernard depuis l'année 1620.

Il a été retranscrit le plus fidèlement possible, en tenant compte de sa lecture parfois difficile.

Ce document est copyrighté, il est destiné à une lecture personnelle, et ne saurait être diffusé ou reproduit d'aucune façon, entièrement ou partiellement (tous droits réservés) sans l'accord des petits-enfants (Famille Pierre Mollet) de Madame Germaine Martial-Bernard.

Il est accessible sur Internet pour les raisons précitées...



Enfin, un certain lundi, l'aube du Jour de l'An se leva !

Si l'on en croit un journal, elle fût « à cause d'un fort orage, qui avait éclaté dans la nuit, grise et brumeuse ». Malgré cette atmosphère sombre, c'était cependant le premier matin d'un autre siècle, le grand moment arrivé dont, durant plusieurs années, on avait tellement parlé ! En l'honneur, peut être, de cette date mémorable, l'observatoire de Paris décida « que dorénavant, le jour devrait se compter de 0 à 24 heures. On allait donc être obligé non seulement de faire attention, en écrivant le quantième, de marquer les nouveaux chiffres de l'année, mais encore, d'énoncer les heures, en partant de l'heure 0... qu'on pouvait suivant les circonstances nommer 24 ! Mais cette nouvelle habitude fut très longue à s'imposer dans le langage courant.

Pour nous, le programme demeura le même, avec le déjeuner avenue de l'Opéra, en compagnie des Vincent, de ma Grand Mère, et du cousin Alexandre. Cependant après le repas d'apparat, et le café, et les liqueurs, une grande surprise nous attendait en pénétrant dans le petit salon, où l'on voyait beaucoup de paquets, mais dont les regards de tous se fixèrent aussitôt sur une machine extraordinaire. En effet, posé sur la table on voyait un socle argenté, dominé par un cylindre horizontal, et fixé près de celui ci, un grand cornet brillant, semblable au pavillon d'un cor de chasse, qui se dressait vers nous. Les oh ! oh ! de surprise n'empêchèrent pas mon Oncle de s'approcher de « l'objet », de faire mouvoir un déclic. Le cylindre se mit à tourner, et on discerna aussitôt quelques grésillements, puis une voix, sortant du cornet, se fit entendre : les premiers sons d'une chanson, accompagnée des notes cristallines d'un piano ! Nous étions tous figés, béants d'étonnement, en suivant cette mélodie, dont l'air se déroulait comme si chanteur et pianiste se trouvaient parmi nous ! Lorsque l'air se termina, le cylindre s'arrêta, et alors tout le monde se précipita, pour voir de près cet instrument si surprenant. Mon Oncle riait, tout en disant : « Mais c'est une nouveauté : un phonographe ». Alors, il prit délicatement le cylindre de cire blanche, qu'il nommait « rouleau » en le faisant glisser

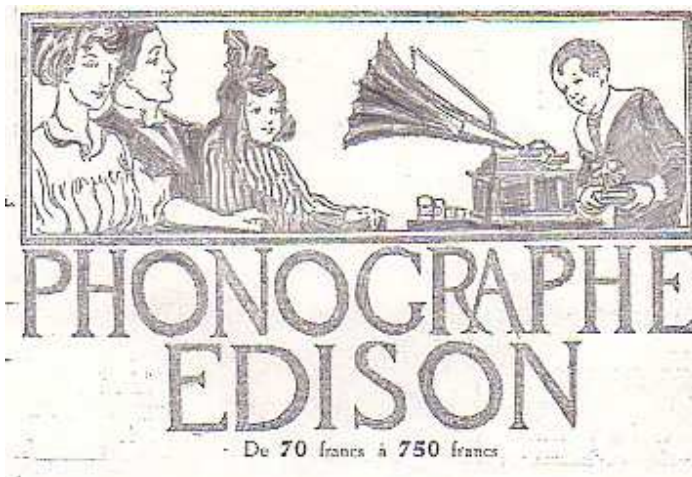
sur son support de métal, et, avant de le remettre dans son étui, doublé de molleton, il nous montra que la surface de la cire était toute striée de raies fines, et que c'était la pointe d'un saphir, fixée à ce qu'il appela un diaphragme, qui reproduisait en suivant les stries, les sons, dans toutes leurs nuances et leurs résonances particulières, qui avaient été « enregistrées ». Ensuite, nous voyant impatients, il prit un autre rouleau, remonta le mouvement d'horlogerie qui faisait avancer le diaphragme, et le mit en marche.

Cette fois, un musiciens, nous beau Danube déroule les valse viennoise, comme si nous concert. À peine étaient elles Papa demanda à

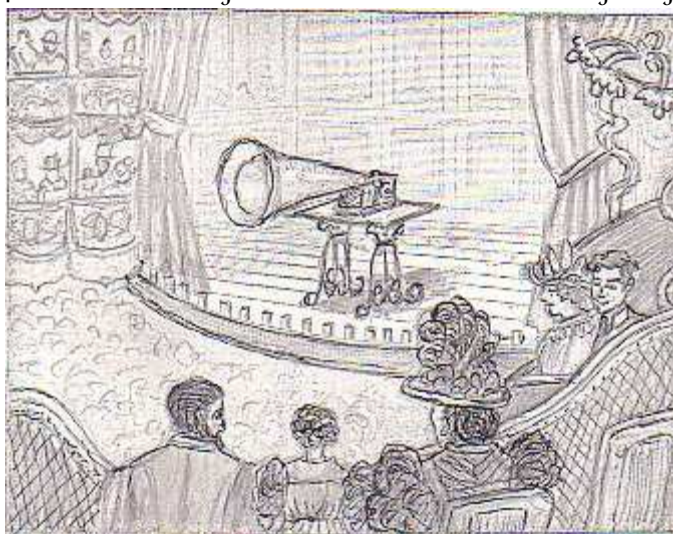
« Mais comment ces sons peuvent-ils être enregistrés ? – Facilement et vous allez l'entendre aussitôt ». Alors mon Oncle enleva le rouleau, qu'il remplaça par un autre, neuf, ainsi que le cornet, qu'il nomma « pavillon » par un plus petit, conique. Après remontage, le diaphragme commença à avancer, et mon Oncle, penché sur l'embouchure du cornet, récita une fable. Quelques minutes plus tard, après changement du diaphragme et du pavillon, le texte qui venait d'être prononcé était exactement répété par la « machine à parler ». Ce qui vrai miracle ! Et grande lorsque beau

« phonographe » Mais cette séance longtemps, ainsi déballage par mes paquets, et bientôt Vincent, extrayant

sa chaîne, sa montre, de son gousset dit : « Nous allons être en retard ! Vite, vite partons, puisqu'il faut que j'aille à l'Élysée, où avec mes confrères, nous offrons nos



orchestre, sans fit entendre « le Bleu » qui anneaux de sa absolument étions au ces harmonies éteintes, que mon Oncle



paraissait un ma joie fut j'appris que ce

était pour moi. avait duré assez qu'ensuite le cousins de leurs

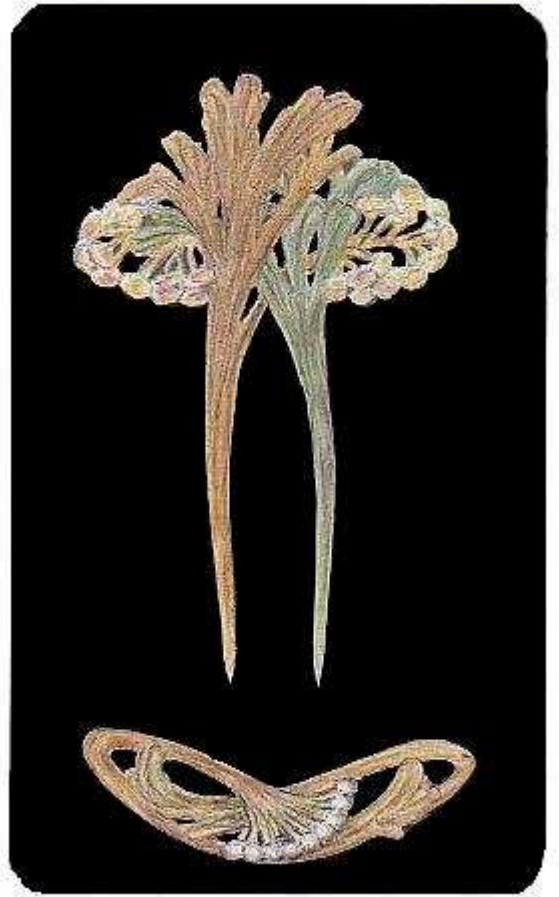
Monsieur en la tirant par

vœux au Président Loubet. Et avant, je dois revêtir ma tenue de « corporation » : Cet habit, cette culotte, ces bas, ainsi que l'usage le veut ! » Ils s'en allèrent donc rapidement, car Maître Vincent ne pouvait manquer cette cérémonie, d'une tradition ancienne, le premier jour d'un siècle... pour avoir entendu une machine parlante !

C'est le français Charles Cros, qui imagina le principe de la reproduction des sons, mais, disparu en 1888, il mourut trop tôt pour pouvoir le développer et l'appliquer. Quelques années plus tard Thomas Edison, physicien américain, reprenait l'idée du savant français, réussit à la perfectionner, et parvint à fabriquer le premier appareil reproducteur des sons, qu'il nomma phonographe. Ayant vécu jusqu'à 1911, il contribua sans doute aux perfectionnements assez rapides de cet appareil merveilleux. Celui ci au cours de longues années fut modifié par l'invention du disque plat et rigide qui avant 1940, tournait mécaniquement. Puis l'électricité en devint plus tard le moteur, et il se nomma électrophone en attendant d'autres progrès.

En prévision de la nouvelle année, qui à cause de l'exposition devait réunir tant d'étrangers, la France avait résolu de présenter à ses visiteurs une « monnaie » digne du pays. Jusqu'alors, on voyait encore des pièces d'argent, des « sous » de bronze, à l'effigie de Napoléon III, et d'une ancienne république. Un graveur de talent créa, pour ces nouvelles pièces, une figure extrêmement gracieuse : « La Semeuse ». Celle ci avait, été au début, critiquée par quelques esprits chagrins, car disaient-ils, elle sème « à contre vent ». Ces pièces d'argent de deux, un franc, et cinquante centimes, qui étaient donc tout à fait différentes d'aspect des anciennes, furent utilisées par la multitude des touristes, venus de tous les coins du monde, et portèrent dans beaucoup de nations le nom du grand artiste : Rotg déjà célèbre en France depuis longtemps, par ses belles sculptures. Cette nouvelle monnaie était accompagnée par des pièces d'or de 10 et 20 francs, portant encore le profil de Napoléon III ainsi que de plus récentes à l'image de la République. Les pièces de cinq francs, en argent étaient très grandes, épaisses et lourdes, ornées d'un groupe de trois personnages antiques... On les appelait vulgairement des « Thunes » ! Très rarement, on voyait encore de minuscules piécettes, de la grandeur d'un centime, en or, valant cinq francs, datant du second empire. Lorsque j'avais bien travaillé j'en recevais parfois en récompense ! En gagnai-je quelques unes, en cette année là, où le français, l'allemand, le solfège, le piano occupaient toutes mes journées, avec le cours et le travail à la maison ? Là je sentais que l'activité des affaires était grande et j'allais, de

temps en temps, dans le grand salon, où Papa et Monsieur Labry, son collaborateur avaient chacun son bureau. Et les dessins et projets de bijoux m'intéressaient beaucoup, dont quelques uns étaient nouveaux de style et devaient prendre part à l'exposition. Parmi eux, on voyait les modèles très modernes, imaginés par un jeune novateur : Paul Liénard, qui employait des matières étrangères aux bijoux comme la corne, ciselée et teintée, l'ivoire, les émaux translucides ainsi que des pierres « demi précieuses » comme l'opale, le péridot vert pâle, l'améthyste mauve, les topazes jaunes et brûlées, le jargon, le corail, la turquoise. Beaucoup d'artistes qui, vingt ans auparavant étaient au début de leur carrière, mettaient aussi leurs talents, au service de cet « art nouveau ».



Parmi eux se trouvait le graveur ciseleur Louis Rault, considéré en 1880, par ses confrères, comme leur « maître à tous ». A ce moment, où il exécutait pour Boucheron de véritables petits chefs d'œuvre minuscules « statues bibelots » de moins de 10 centimètres de haut, sculptés dans l'or même ; il ciselait encore en 1900, et c'est lui à qui mon Père demanda de bien vouloir exécuter, d'après un croquis, encore bien enfantin que j'avais fait, la monture en bague d'une très belle opale, dont Maman aimait beaucoup les somptueux reflets. Cette pierre surmontée d'une tête de Méduse, et entourée de serpents, constitue un « joyau 1900 » bien original. Malgré sa pierre (dite fatale) qui n'a jamais porté malheur à personne !

Donc, beaucoup de joailliers célèbres furent tentés par les nouvelles formes, comme Feuillâtre, Verer, Aucoc, Templier, Fouquet, Lepar, Lalique. Celui ci était, parmi tous, le plus original et joignait à ses « pendentifs » joliment baroques, des bibelots divers qui eurent assez longtemps une vogue très grande. A vrai dire, « l'art nouveau » avait commencé à éclore dès avant le début du siècle où, entre autres, un peintre qui signait « Mucha » avait déjà fait sensation, par ses panneaux décoratifs, ses nombreuses affiches (entre autre pour Sarah Bernhardt) en 1898, dont la conception était absolument nouvelle.

Au moment de l'exposition, on vit cependant de très belles créations, comme les meubles aux marqueteries fleuries de Gallé, de Majorelle, ainsi que leurs vases, fabriqués en couches de cristal de diverses couleurs, dont les fleurs et les paysages étaient gravés en profondeur, à la manière des camées.

Le style « nouilles » ainsi qu'on l'a nommé, était fort contestable dans certaines réalisations outrées, comme les couronnements et entourages des stations du Métropolitain et les architectures de certains immeubles, mais c'est surtout dans les bâtiments de l'exposition qu'il se révéla avec le plus d'exagération.

Car depuis l'automne divers quartiers de Paris continuaient à être d'énormes chantiers, et sur les deux rives de la Seine, l'esplanade des Invalides, le Champ de Mars, la place de la Concorde, les Champs Élysées, se terminaient une quantité de monuments nouveaux, à la destinée éphémère, dont les silhouettes en changeaient l'aspect coutumier. On voyait aussi des véhicules de transports en commun absolument nouveaux, comme le haut tramway à deux étages qui passait depuis peu boulevard Malesherbes, glissant avec une extrême vitesse et un bruit assourdissant sur ses nouveaux rails. Mais les bons tramways à traction animale existaient toujours, et continuaient, comme celui de Saint Sulpice-Auteuil ; leurs trajets interminables et silencieux.

Quant au « Métropolitain » les chantiers souterrains de la ligne n° 1 se comblaient petit à petit permettant aux lourds omnibus, tombereaux, voitures de livraison (et de « maître ») ainsi qu'aux fiacres, munis désormais de roues caoutchoutées, de circuler peu à peu sur le nouveau sol, pavé de bois. On ne voyait encore que très rarement des automobiles. Cependant, aux carrefours, les agents avaient fort à faire, avec leurs bâtons blancs, lorsque, par hasard, un de ces véhicules y apparaissait soudainement, faisant peur aux chevaux.

Plusieurs semaines nous séparaient encore de l'ouverture de la Grande Manifestation Mondiale, et dans la vie journalière, beaucoup de choses se passaient. C'est ainsi que l'on constatait dans l'éclairage de la ville, de grands progrès, dus à l'électricité. On commençait aussi petit à petit, à l'installation de celle-ci chez les particuliers, où les appareils d'éclairage furent transformés pour les garnir d'ampoules à filaments métalliques dont la lumière éclatante parut d'abord trop forte.

Le téléphone, dont on avait vu, en 1889, les débuts bien timides, commença à être distribué à petite dose, car l'établissement des réseaux souterrains permettant aux habitants d'une ville de communiquer entre eux n'était pas un petit problème, et ne s'est

généralisé que lentement. En cette année seulement, il put commencer à être appliqué pour une quantité restreinte de privilégiés ; faisant ensuite de plus rapides progrès, au cours des années, il devint interurbain, puis mondial. Ce n'est que vers 1930 qu'apparut « l'automatique », rendant les relations encore plus faciles, même entre les nations !

Comment aurait on pu imaginer pareille merveille, en 1895, où à Brunoy, j'avais pour la première fois, connu les « tuyaux acoustiques » ! On avait installé cette nouveauté permettant de se parler d'un étage à l'autre entre le premier et la cuisine ! Les tuyaux, assez larges, étaient fixés aux murs, et munis à leurs extrémités d'une partie souple, terminée par une embouchure ayant un bouchon mobile à sifflet, faisaient communiquer « les correspondants ». L'appelant soufflait dans l'embouchure, et l'air ainsi envoyé, faisait vibrer le sifflet que l'appelé entendait. Enlevant le bouchon, il disait : j'écoute, dans l'embouchure et y mettait son oreille et ainsi, demandes et réponses s'échangeaient d'un étage à l'autre immédiatement. J'avais aussi connu un jeu nommé « téléphone à ficelle » constitué par deux courts tubes coniques de carton, fermés à un bout par une membrane de parchemin et reliés par une ficelle. En parlant de très près dans l'un des deux tubes, on arrivait à se faire entendre du correspondant qui mettait à son oreille le côté vide de son tube. Pour répondre, il y parlait alors et son camarade l'entendait de la même manière. La conversation, avec le fil bien tendu, était audible à plus de trente mètres... Mais ce n'était qu'un jeu !

Il paraît que dès 1854, le français Bourseul avait publié une notice remarquable sur la transmission électrique de la parole, au moyen de l'électromagnétisme. Mais ce fut en Amérique que Graham Bell perfectionna cette invention. Quelques mois plus tard, un nommé Hughes augmentait la sensibilité des appareils, en y adaptant, pour transmettre les vibrations, un crayon de charbon, qui fut alors appelé microphone, comme nous l'avons vu à l'exposition de 1889, où avaient eu lieu des applications encore primitives de cette parole à distance. Il fallut donc plus de dix ans pour que des perfectionnements suffisants permettent d'établir d'abord des téléphones privés, avant d'en entreprendre la généralisation au bout de plusieurs décades.

Cependant, il n'y avait pas que des changements et progrès matériels dans ce grand Paris, dont tant d'habitants s'intéressaient aux choses de l'esprit. Depuis plusieurs années, déjà, on avait parlé beaucoup dans les milieux littéraires, d'un jeune écrivain méridional : Edmond Rostand, qui en 1890, avait publié, à l'âge de 22 ans, un recueil de poèmes délicats, nommé : les Musardises, qui avaient été très prisés, en même temps que les « Pipeaux » premières poésies de sa jeune femme, Rosemonde Gérard. Quatre ans après, le nom des deux auteurs commençaient à être tout d'un coup, la Comédie celui de Rostand célèbre en 1894, avec l'élite, de ses charmante en trois actes, Romanesques » dit, à lui vers – et romantique !

La grande Sarah le talent et la « voix d'or » plusieurs années, portée au goûta fort, ces jolis vers, poète, et lui demanda de lui écrire une émouvante page d'Évangile : « La Samaritaine »



qu'elle incarna dit on, admirablement avec un grand succès.

« Enfin, lira-t-on deux ans plus tard, dans un article très chaleureux » vint Cyrano de Bergerac, joué par Constant Coquelin, avec un art et un éclat poussés au prodige ! L'œuvre fit courir sur Paris et dans le monde, un frisson unique en inscrivant une date immortelle : le 18 décembre 1897, à l'histoire de notre théâtre national. Ce soir là, le jeune vainqueur reçut comme sur le champ de bataille, la croix de la Légion d'Honneur. La dédicace de ce chef d'œuvre dit au génial acteur : « C'est à l'âme de Cyrano que je voulais dédier ce



connus lorsque, Française, rendit représentant en acteurs, une pièce dont le titre, « les seul qu'elle est en

Bernhardt, dont l'avaient, depuis faite de la Gloire, annonçant un vrai

poème, mais puisqu'elle a passé en vous, Coquelin, c'est à vous que je la dédie. » Cet admirable « comédie héroïque » fut incarnée par le grand acteur, déjà âgé de 56 ans, comme s'il en avait trente de moins ! Je pus en juger en cette année, où à 14 ans je fus admise à aller, à la entendre « distiller » merveilleux, les vers héroïques et aux mimes

Souvenir

retrouvai, depuis ce des interprètes excellents, ce faconde et son

« nez » célèbre dont il avait orné son visage était beaucoup moins exagéré de longueur que ceux de ses successeurs, qui leur défigure les traits jusqu'à la caricature !



Porte Saint Martin, par lui et tous ces acteurs comiques, émouvants, tragiques de ces cinq actes, tintinnabulantes !

ineffaçable, que je jour, cinq ou six fois, avec différents, mais fussent ils n'étaient plus Coquelin, sa panache. Du reste, le

Peu de temps après, dans son « théâtre » de la place du Châtelet, où elle venait de créer « l'Églon », je vis la grande Sarah interpréter, au même âge que Coquelin, le rôle du jeune duc de Reichstadt, étonnante dans son uniforme blanc, et donnant l'illusion que son personnage triste ou lyrique, tendre, fort, accablé, révolté, malade ou mourant, soit une prince de vingt ans ! Merveilleux spectacle qui fut, dans la suite presque toujours interprété par une femme. On peut lire à ce moment : « Au lendemain de la première, l'auteur, terrassé par « la maladie dut aller demander au climat du midi des forces nouvelles ». Celles ci revenues, il fut élu à l'Académie Française en 1901, à l'âge de 32 ans !

Ensuite, retiré à Cambo, c'est dans sa villa « Arnaga » qu'il composa de 1902 à 1904 : « Chantecler », cette si étrange et admirable fiction ayant pour acteurs, des animaux images de l'humanité. Madame Simone et Lucien Guitry se surpassèrent dans les rôles étonnants de la Faisane et du Coq. L'auteur de ces prestigieux ouvrages vit disparaître Coquelin en 1909, et lui même s'éteignit au lendemain de la guerre de 1914 à l'âge de 50 ans. Sarah Bernhardt poursuivit sa carrière dans beaucoup d'autres pièces. Je la vis, toujours admirable, interprétant le personnage d'Hamlet. En 1907 dans une pièce versifiée d'un ami de mon Oncle, que Miguel Zamacoïs avait composée pour elle :

« les Bouffons », elle joua encore un rôle de jeune homme. Puis très âgée et amputée d'une jambe, elle finit sa carrière dans une pièce à sa mesure : « La Gloire »



C'est le 14 avril de l'Exposition au la salle des fêtes, dont d'une foule d'invités, Président de la grand cordon, chapeau

Loubet, orné d'une barbe grise, et entouré de tous ses ministres, habillés de même parût, aux sons de la marseillaise, sur une haute tribune, paroisée et fleurie. Dans un grand silence, après une vibrante sonnerie de trompettes, il déclara à voix « haute » (sans l'aide d'aucun microphone) « que l'Exposition était ouverte ». Ensuite eurent lieu les discours d'usage, puis les présentations des dignitaires et représentants étrangers.

qu'eût lieu l'inauguration Champs de Mars, dans l'immensité était remplie dès avant l'arrivée du République. En habit, haut de forme, Monsieur

Après quoi, le Président, accompagné de ceux ci et de sa suite, traversa à pied le Champs de Mars, et passant sous la Tour Eiffel, tout le cortège s'embarqua sur des bateaux paroisés, pour naviguer jusqu'à l'Esplanade des Invalides.

Là eut lieu le débarquement pour l'inauguration officielle du pont Alexandre III et ensuite, de l'avenue Nicolas II, hommage rendu à la Russie, notre alliée depuis 4 ans. Passant devant les nouveaux palais, grand et petit, les Champs Elysées furent atteints et la dispersion eût lieu.

Après cette cérémonie, les diverses portes de l'Exposition furent ouvertes au public, qui se pressait autour d'elles depuis plusieurs heures. Beaucoup de ces visiteurs entrèrent par la porte « Monumentale » de la Place de la Concorde, le plus étrange bâtiment parmi tant d'autres, mesurant 40 mètres de hauteur, et accompagnée de grands piliers ainsi que d'une multitude de drapeaux élevés, et claquants.

« Il y avait trois entrées en forme d'arcs, surmontées d'un dôme de mosquée, avec au fronton de la principale, un immense vaisseau, emblème de Paris, ayant à sa pointe le Coq Gaulois. Celui ci était dominé, au dessus de beaucoup d'ornements en staff doré, par

une énorme boule du monde, sur laquelle se tenait en équilibre, une gigantesque statue tendant le bras droit en guise de bienvenue, et représentant la Liberté ».

Cette Liberté, du reste, fut toujours nommée par la foule « La Parisienne » !

Il paraît que par les 58 guichets de ces portes, mille personnes pouvaient, en une minute, pénétrer dans l'exposition et que, dans la journée du 14 avril, on en compte 118 630 ! Les matériaux utilisés pour construire la porte Binet (son architecte) avaient la prétention d'évoquer ceux des monuments orientaux, au moyen de plâtre de tôles émaillées formant des « mosaïques » d'un fâcheux effet.

Le soir, l'aspect de tous ces palais éphémères aux architectures compliquées, changeait complètement, car chaque ligne, chaque courbe étaient garnies de rangées de lampes à incandescence, qui rendaient leurs silhouettes immatérielles et éblouissantes : une véritable féerie.



En ces premières semaines d'euphorie, les réceptions officielles furent nombreuses. Il y eut une grande fête à l'Élysée, un déjeuner de quatre cent cinquante couverts à l'Hôtel de Ville. Dans l'avenue du Bois, un centre de réception avait été établi pour accueillir d'une façon « royale » les Souverains et envoyés des Cours Étrangères, qui ne tardèrent pas à arriver.

Le Roi Oscar de Suède, la Reine de Saxe, l'ambassadeur d'Éthiopie y séjournèrent ainsi que bien d'autres, comme le fils du Bey de Tunis, les fils de Norodom, Roi du Cambodge, le Roi de Belgique Léopold II, celui de Grèce, sans oublier le « Schah » de Perse, que nous avons vu, alors qu'il visitait en landau à deux chevaux l'exposition ; coiffé d'un très haut bonnet



de fourrure surmonté de bijoux et d'une grande aigrette, il saluait la foule de sa main baguée, avec une large et étincelant sourire, sous ses longues moustaches tombantes.

Je ne sais s'il se rendit, le 9 juillet, à l'inauguration du « Chemin de Fer Métropolitain »... Elle eût lieu, dit-on par une chaleur étouffante de plus de 38°.

Malgré cette canicule, la foule internationale parcourait sans répit les différents quartiers de cette ville féerique et éphémère, dont les plus agréables étaient ceux des bords de la Seine. De grands bateaux la sillonnaient sans cesse et cette navigation, permettait de débarquer sur les deux rives du fleuve, après avoir admiré tous les palais (dont tous ceux des nations) qui reflétaient dans l'eau leurs architectures en de très belles images pittoresques.

En dépassant le pont de l'Alma, on se trouvait dans la reconstitution du « vieux Paris ». Cette pittoresque image de la ville d'autrefois était l'œuvre admirable du peintre Rabida, et attirait les curieux d'histoire, qui avec ses rues étroites et bordées de maisons à pans de bois, situées autour du Louvre, le quartier des Ecoles, le Grand Châtelet, la place Dauphine, la maison aux piliers, le pré au claires, ses quantités d'échoppes, de cabarets, de boutiques et toute sa population animant le tableau, se croyaient véritablement avoir été transportés de plusieurs siècles !

Nos colonies se trouvaient dans les jardins boisés et en pente, de chaque côté du Trocadéro, échantillonnage pittoresque de toutes les parties du monde avec leurs habitants, et même leurs animaux, car, au plaisir des enfants, on voyait même s'y promener ânes, éléphants, chameaux sur lesquels on les faisait monter.

De là, passant sous la Tour Eiffel, on arrivait dans les beaux jardins fleuris du Champs de Mars, limités de chaque côté par des monuments, et au fond sur toute sa largeur, par le Palais des Fêtes, ayant à son milieu celui de l'Electricité. Celle-ci y était reine, avec le Château d'eau d'où dans le jour s'échappait un spectacle de cascades superposées et qui, le soir, devenait une incomparable féerie, transformées en fontaines lumineuses et changeantes, dont les premiers effets de 1889 n'avaient été qu'un timide début.

En dehors de tant de Palais, véritable univers, dont la visite, demandait beaucoup de temps, il y avait des attractions particulières et très fréquentées, comme le « trottoir roulant » qui était un mode de transport rapide depuis l'École Militaire jusqu'à la Tour Eiffel. Innovation étonnante, situé à la hauteur du premier étage des maisons, et où l'on accédait par un ascenseur jusqu'à un trottoir immobile. Celui-ci longeait un tapis marchant à une vitesse de quatre kilomètres à l'heure, et de celui-là, on pouvait en gagner un second circulant à huit kilomètres. Il était facile de passer de l'un à l'autre, et la foule était nombreuse sur ces chemins marchants qui occupaient à peu près la place du Métro aérien Montparnasse-Trocadéro.

Une autre attraction qu'on voyait de loin était la « grande Roue ». Enorme roue, en effet, d'un diamètre de 100 mètres, autour de laquelle étaient suspendus des wagons, qui restant toujours verticaux, transportaient les voyageurs à cette altitude, et, tournant toujours, les ramenaient au point de départ. On avait donc le temps de contempler, de plus en plus haut, le paysage, car lorsque deux wagons arrivaient au sol, la roue s'arrêtait pour que d'autres voyageurs remplacent ceux qui en descendaient.

Ainsi, on voyait le panorama de Paris se dérouler paisiblement.

Mais un autre jour, j'eus, bien malgré moi, le « plaisir » de le contempler de plus haut encore, en montant dans le ballon captif, quelque peu émue de mettre le pied, avec mes Parents, dans cette nacelle. Déjà une quinzaine de personnes s'y trouvait, et ma crainte disparut un peu. L'esquif commença à s'élever assez rapidement, nous découvrant peu à peu la ville entière dont, dans l'immense étendue, les monuments se rapetissaient de minute en minute, et les lointains se perdant dans la brume. Tout à coup, il y eût une grande secousse, nous ne montions plus, et le vent exerçait, avec violence, sa pression sur le ballon. Quelques secondes plus tard, le câble commença à le rappeler, et eût tôt fait de le ramener à terre, avec tous ses « aéronautes » enchantés de leur « exploit » !

D'autres souvenirs me reviennent peu à peu, comme celui du Palais du Costume, où étaient présentées, dans des décors choisis depuis l'époque Gauloise, toutes les « modes » qui, au cours des siècles, avaient modifié peu à peu la vêtue des souveraines, grandes dames et paysannes. Une véritable histoire de la France, racontée avec un art parfait, par ces tableaux presque vivants, évoquant tant d'époques diverses. Le dernier était celui

du XXème siècle, où nous entrions, et à qui, plus tard on donna le nom de « belle époque ».

Sur les bords de la Seine, s'élevaient les immenses serres de l'Horticulture, dont l'une, remplie de plantes exotiques, était une véritable forêt vierge, dans une atmosphère tropicale étonnante. Dans les autres, nos plus belles fleurs étaient réunies en une harmonie de couleurs merveilleuses.

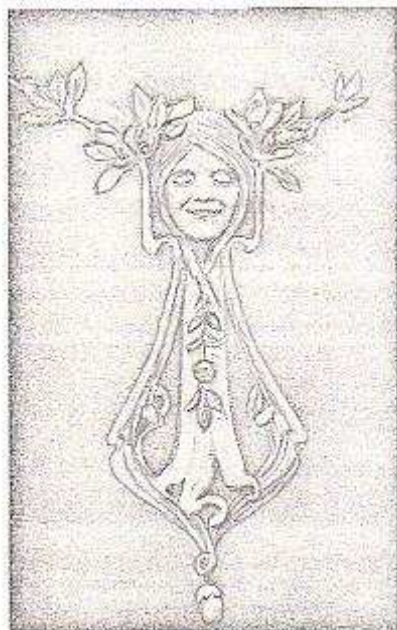
Non loin, s'élevait le Panorama mouvant du « tour du Monde », qui m'avait causé une extrême impression. Assis dans l'obscurité, les spectateurs se voyaient subitement dans le port de Marseille, puis avaient la sensation d'arriver en pleine mer, et, devant leurs yeux, se déroulait alors un extraordinaire voyage, dans un décor aux couleurs et aux trompes l'œil saisissants. Athènes apparaissait, puis, les Dardanelles franchies, le Bosphore et Constantinople, la Syrie, l'Égypte, le Sphinx, les pyramides, le Nil et ses temples, l'Éthiopie, la Mer Rouge. Puis Ceylan et ses danseuses, l'Inde, ses Maharadjahs, ses palais, ses fakirs.

On montait jusqu'en Chine, puis on voyait l'Indochine et ses temples, Shang-Haï, Saïgon, leurs populations et le Japon, ses jardins miniatures, ses cerisiers en fleurs, ses Kimonos, ses bonzes vêtus de jaune, et, pour finir le Fuji-Yama au sommet neigeux. Quel périple, qui paraissait merveilleux, à un moment où le cinéma était loin encore d'avoir conquis le monde !

Naturellement, nous étions allés plusieurs fois voir, dans un des palais de l'Esplanade des Invalides, la classe de la bijouterie, dont mon Père s'occupait sans cesse.



Tous les grands joailliers de la rue de la Paix s'y trouvaient réunis, et l'on y voyait de fort belles vitrines. Mais heureusement beaucoup, parmi eux, avaient échappé à l'outrance du style exagérément moderne, dont on peut voir ici



deux exemples, plus qu'originaux ! Il est probable que ces « pendentifs » n'ont pas eu une voque très longue, et j'avoue n'en n'avoir vu, jamais, de pareils à ceux ci !

Les vacances arrivant, le moment était venu d'aller à Brunoy respirer un air plus léger que celui de Paris et de retrouver l'ombre des arbres, et la maison fraîche, en ce mois de juillet à la chaleur extrême. Toute la « bande » se reforma et, au jeu de tennis s'ajouta, pour les plus grands, la bicyclette. Maman m'avait prêté la sienne, et j'avais appris assez rapidement, à me tenir en équilibre. Vers septembre (accompagnés de quelques « parents ») eurent même lieu des « sorties » sur les routes ! Elles étaient en ce temps là, fort poussiéreuses, mais on n'y rencontrait que fort rarement des « voitures sans chevaux », malgré les progrès accomplis depuis la course Paris-Bordeaux, leurs usagers n'étaient pas encore nombreux.

Mes cousines avaient repris leurs leçons de dessin, que je partageais avec plaisir. Les modèles ne nous manquaient pas, car les fleurs étaient belles et variées dans les massifs, que le bon Emile composait, aidé d'un « garçon jardinier », avec tout son art de les harmoniser. Il y en avait beaucoup dans le jardin, et aussi dans le potager. Celui ci était alors rempli d'une quantité de « planches » de légumes très variés. Les allées soigneusement sablées, avaient des lisières de buis épais et bien taillés, et celle du milieu, avec ses lignes d'arbres fruitiers et de rosiers alternés, était bordée d'une quantité de fleurs : roses trémières, asters, tabac odorant, canas, glaïeuls, verges d'or, petits soleils, dahlias, qui formaient une belle palette ! Cette vigoureuse végétation était due à un excellent engrais... naturel et non chimique fourni par les chevaux de la Compagnie des Omnibus, dont un grand wagon arrivait à chaque automne, par chemin de fer ! A cette époque, on rentrait dans l'Orangerie les lauriers roses et blancs, les pittosporums aux fleurs odorantes, les camélias, la citronnelle au parfum piquant et les deux gros orangers, qui passaient la belle saison dehors, devant la serre. Celle ci conservait les petites plantes délicates : primèrères, capillaires, orchidées « sabot de Vénus » des chrysanthèmes superbes, ainsi que toutes les boutures de géraniums, qui dans leurs pots depuis septembre, garnissaient en entier les gradins. Une chaudière donnait la température voulue, mais, durant les grands froids, elle devait être rechargée le soir, et il fallait retourner, jusqu'au potager, à la nuit, en s'éclairant d'une petite lanterne à bougie ! Toutes les semaines, le messenger nous apportait à Paris, un grand panier

rempli des légumes d'hiver, ainsi que des pommes et des poires, qui selon la tradition, avaient été cueillis le premier dimanche d'octobre.

Lorsque nous sommes rentrés dans la Capitale beaucoup d'étrangers étaient encore là, l'exposition n'étant pas fermée.

Il paraît que, le 22 septembre, avait eu lieu, sous d'immenses tentes, élevées dans le jardin des Tuileries, un banquet pantagruélique de 22 000 couverts, donné en l'honneur des maires de France, invités à visiter l'exposition avant sa clôture. Le lendemain, dit-on, ils furent reçus à l'Élysée mais on ne dit pas s'ils étaient tous présents !

À ce moment, durant une cérémonie solennelle, la Ville de Paris fut décorée de la légion d'Honneur et désormais, cette croix glorieuse devait figurer dans ses armes.

C'est le 12 novembre que la grande manifestation mondiale fut définitivement fermée, la distribution des récompenses ayant eu lieu quelques semaines auparavant, en une grande réception, dans la salle des Fêtes. La statistique donna le nombre fantastique de 50 859 955 visiteurs durant ces sept mois.

Peu après, d'Afrique, revint en France la mission Fourreau-Samy, qui ayant exploré le Sahara à plusieurs reprises, débarquait d'un périlleux voyage au Soudan et au Tchad. L'année d'avant, la mission des Commandants Marchand, Liotard et Gallieni avait dû regagner la France, après deux ans d'une terrible campagne d'exploration, qui les avaient menés jusqu'à Fachoda, sur le Nil. Cette ville ayant dû être remise au Général Anglais, Lord Kitchener, qui venait, par le nord, de conquérir toute la région sur les Mahdistes et réclama son évacuation. Tous ces héros furent reçus à la Société de Géographie, qui leur remit, pour leurs exploits héroïques, sa grande médaille d'or.

Le 24 novembre, Paris accueillit avec un respectueux enthousiasme le souverain bien malheureux de la République du Transvaal, reconnue, par les Anglais, indépendante en 1881. Mais les richesses du pays en mines d'or et de diamants amenèrent dans le pays beaucoup d'immigrants qui, soutenus par ces mêmes Anglais entreprirent une véritable lutte contre les Boers qui, en 1902, durent accepter leur annexion à l'Angleterre. Kruger, que nous avons vu passer devant nos fenêtres, au milieu des acclamations était

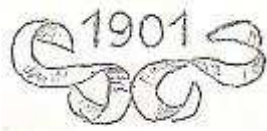
peut être venu chercher quelque appui en France. Mais son peuple héroïque succomba, après encore deux ans de guerre cruelle, et lui même, réfugié en Suisse succomba peu après la fin de celle-ci.

Mais l'année 1900 n'était pas terminée et, dans ses dernières semaines, on apprit que le savant Kesley était parvenu à transmettre, à plus de 300 mètres de distance des messages au moyen d'un téléphone sans fil. Ce résultat avait pu être obtenu grâce au cohéreur inventé en 1890 (dit on dans le Larousse) par Branly et par lequel « la télégraphie sans fil a pu, plus tard, entrer dans le domaine du possible ».

Une autre découverte avait été faite par le physicien Georges Claude : celle de liquéfier l'air, dont on vit une démonstration à l'Exposition. Il avait aussi fait des travaux consternants sur l'éclairage fluorescent, qui a trouvé maintenant, tellement d'applications.

J'ai omis de dire que, durant notre séjour à Brunoy, nous avions vu passer dans le ciel bleu, une multitude de ballons ronds, que le vent dirigeait à sa guise. Les aéronautes ne se doutaient pas encore que, bientôt, de leur nacelle, ils pourraient conduire leur esquif aérien jusqu'à un but déterminé, ce qui, en cette dernière course, instituée par Gordon Bennett, leur était impossible... et si l'un d'eux atterrit en Russie, ce fut le vent qui l'y poussa.





L'idée de rendre un ballon dirigeable datait du début du XIX^{ème} siècle, où le français Marcq Monge, en examinant les ballons sphériques, avait présenté la forme que l'on devrait donner à un navire aérien, en disant « Il faut qu'il ait la tête d'une morue et la queue d'un maquereau » Soixante ans plus tard, en 1885, le Colonel Charles Renard en conçut un, évoquant en effet la silhouette d'un poisson qu'il construisit en nomma le France. Cet aéronef était muni d'un moteur à piles électriques, qui actionnait une hélice, située à l'avant. A l'arrière se trouvait un gouvernail qui permettait de le diriger. Il réussit le 1^{er} voyage en circuit fermé, « créant ainsi la navigation aérienne » a t on dit à l'époque. Mais la propulsion se révéla trop lourde, et il fallut attendre que le moteur à explosion soit découvert pour qu'on puisse songer à reprendre les expériences. Elles durèrent plusieurs années dans beaucoup de pays. C'est en 1898 que, en France, le jeune brésilien Santos-Dumont, commença l'essai de ballons dirigeables propulsés par des moteurs à essence. Il en créa 15 jusqu'à 1907. Mais c'est en 1901 qu'il se couvrit de gloire mondiale, en remportant le prix Deutsch de la Meurthe, pour avoir réalisé le parcours Saint Cloud - Tour Eiffel et retour, en une demi-heure, avec son petit dirigeable n°6. Le premier de ces ballons qui accomplit des voyages prolongés fut le Lebaudy, qui, à partir de 1903 fit des trajets de plus de 50 kilomètres. Ensuite, Clément-Bayard construisit un vaisseau aérien de 56 mètres de longueur portant à l'arrière un empennage. En 1907, il y eût « la Patrie », long de 60 mètres, qui navigua de Paris à Verdun en 7 heures. Ensuite, le malheur voulut qu'il soit emporté par une tempête !

« Toutes les nations collaborèrent aux essais comme l'espagnol Torres, dont l'esquif atteignit 90 kilomètres à l'heure. En Allemagne Schwartz réalisait en 1897 un dirigeable entièrement métallique. Puis, le Comité Zeppelin en créa un, ayant une carcasse d'aluminium recouverte d'étoffe, de 130 mètres de long. Ces dirigeables énormes augmentèrent de longueur jusqu'à 220 mètres, et furent décrétés comme des instruments colossaux de dévastation pour bombarder des villes ouvertes, comme Londres et Paris, mais offrant des cibles magnifiques aux tirs du canon »

Après la guerre de 1914, à laquelle ils prirent part, ils purent faire, durant quelques années, un service régulier, au dessus de l'Atlantique. « Mais on ne peut compter ceux qui, emportés par les tempêtes à cause de leur taille colossale, se perdirent corps et bien ».

Au dessus de la méditerranée, un dirigeable de la marine française, commandé par l'Amiral du Plessis de Grenadan, termina sa carrière dans une terrible catastrophe et s'abîma dans la mer, dont il portait le nom, enflammé avec tous ses passagers. Vers 1937, on n'en entendit plus guère parler. Mais, à Orly, avant 1939, existaient encore deux immenses hangars, qui, auparavant, avaient servi à ces monstres aériens, comme garages... mais avec les progrès sans cesse grandissants, des avions, leur destinée s'acheva en un temps relativement court de 37 ou 38 ans.

En 1901, la guerre du Transvaal durait encore, et la Reine Victoria mourut avant d'avoir connu l'annexion de ce malheureux pays, si héroïque, à l'Angleterre.

Née en 1819, couronnée en 1837, elle avait rapproché ainsi que nous l'avons vu notre nation à la sienne sous le règne de Napoléon III. Son fils lui succéda, à l'âge de 60 ans, sous le nom d'Edouard VII et fut l'instigateur de « l'entente cordiale » entre les deux pays. Durant cette année le Tsar Nicolas II et la Tsarine furent reçus en France par le Président de la République Loubet, mais les fastes de 1896 ne furent pas renouvelés. Aux antipodes, en Chine, se terminait la terrible révolution des Boxers, longue et sanglante et souvent fatale pour ceux des Européens, ambassadeurs et diplomates, comme le représentant de la France Monsieur Pichon, qui échappa, avec sa famille, aux affreux massacres perpétrés contre les étrangers.

Durant cette année, le savant Allemand Röntgen reçut le prix Nobel, pour sa découverte des « Rayons X », qui datait de 1895 et dont nous avions vu alors, une application encore bien primitive, mais qui, depuis six ans, avait fait des progrès surprenants, devenant peu à peu la « radiographie » qui rendit déjà à ce moment, des services extraordinaires à la chirurgie. Celle ci commençait à tenter de mettre au point l'opération de l'appendicite, mais les premières expériences ne réussirent pas toutes et deux de mes petites amies ne purent y survivre, car il n'existait, à ce moment, aucun médicament capable de lutter contre une septicémie sans espoir.

Tout l'hiver, l'écolière que j'étais avait beaucoup de travail, car il fallait songer à l'avance, au futur « brevet élémentaire » petit examen bien modeste que « les filles » passaient alors, à 16 ans, et qui comprenait la couture, le dessin, l'instruction civique, en plus des matières habituelles à ces sortes d'épreuves. Et les ourlets, les surjets... ainsi que le dessin apportaient un supplément. Aussi les semaines étaient elles fort remplies, en y ajoutant les séances de gymnastique dans un grand local adéquat, dont chaque fois, il fallait faire le tour à 3 mètres de hauteur sur des sortes d'échelles horizontales suspendues par des cordages, ce que je n'aimais pas beaucoup. Pour agrément deux fois par mois, il y avait, rue Clément Marot, le dimanche, les « cours de danse », où nous étions très nombreux, nous connaissant tous : familles et amis. Les danses étaient variées : les plus nouvelles s'appelant la « berline », le « pas de quatre », et le « pas des patineurs », dont il fallait apprendre les glissements gracieux (!) et les tournements divers. Il y avait, plus classique, « la polka » sautillante et « la mazurka », au rythme polonais... et, naturellement la valse. La séance se terminant généralement par un quadrille, de quatre couples, comprenant des figures bien ordonnées. Celui des lanciers était assez pompeux, avec ses saluts, passe mains, et révérences. Plus animé était le quadrille américain se terminant en farandoles.

À Pâques, les vacances, qui se passèrent à Brunoy, furent agrémentées par des promenades à bicyclette, de toute la « bande » rendues plus agréables par ma nouvelle monture : une très moderne « Gladiator » que Grand Mère venait de m'offrir. Les routes étaient très peu encombrées et nos « petites reines » dépassaient parfois les attelages chevalins. De temps en temps, le bruit nasillard d'une corne, joint à celui d'un moteur, vous faisait ranger rapidement du côté droit de la route, et l'auto passait, victorieuse, à 30 ou 40 à l'heure, dans un nuage de poussière ! Mais, après ce court séjour campagnard, les études de piano reprurent de plus belle, car il y avait toujours à cette époque, une « audition » des élèves de Mademoiselle Cécile de Monvel, et chacune, étudiait avec ardeur son « morceau » plus ou moins ardu, suivant son âge ! Mais, au jour fatal le même « trac » sévissait, contagieux, égal pour toutes, et faisant trembler les mains ! Mais les applaudissements du début encourageaient les futures exécutantes, l'émotion disparaissait et tout se terminait au mieux, avec des félicitations, des baisers et des sourires.

En fin de juin, Brunoy nous ravit à nouveau, et comme à chaque retour, les chiens, quittant avec ingratitude les jardiniers qui les gardaient en hiver, savaient très bien qu'ils revenaient alors à la maison où ils reprenaient leurs habitudes comme leurs pâtées, qui leur étaient données après le déjeuner et avant le dîner. Toto, le joli setter Irlandais, à la robe rousse allait aussitôt prendre son repas, mais ma petite amie Ciquette venait vers moi, en avançant la tête afin d'avoir les oreilles retroussées par une pince à linge, pour ne pas les salir. Dès qu'elle avait fini, elle se secouait sachant que la dite pince sauterait en l'air ! Avec son camarade, ils avaient inventé un jeu, qui recommençait chaque jour. Lorsque j'allais au potager ils attendaient, sous la voûte, que la grille soit ouverte. Alors, Ciquette se précipitait, courant de toutes ses petites pattes, jusqu'à bonne distance. Là elle s'aplatissait par terre. Toto partait après elle, folâtrant doucement, et n'ayant l'air de rien ; mais dès qu'il arrivait à sa hauteur, elle bondissait sur lui en aboyant et c'était alors une course effrénée, accompagnée de jappements... dont le plus grand était toujours le vainqueur.

Il arrivait souvent qu'avec mon Oncle, nous les emmenions promener sur le chemin qui continuait la rue de Cerçay.

On se trouvait alors en pleine campagne, mais le sol y était raboteux et sillonné de profondes ornières creusées par les roues des lourds chariots, et souvent remplies d'eau. De tous côtés ce n'était que champs de blé, d'orge, de betterave, d'avoine, de luzerne mauve et de rose sans foin sur le plateau ainsi que sur le versant descendant jusqu'au petit ruisseau du Réveillon.

Là, poussaient de grands peupliers aux feuilles tremblantes, puis la pente se relevait, couverte par les bois touffus de la Grange, jusqu'au faite de la colline. En suivant celle-ci des yeux, jusqu'à la vallée de l'Yerres, on voyait, au delà, des plans de hauteurs boisées, les unes succédant aux autres, en teintes de plus en plus claires, jusqu'aux coteaux dominant Villeneuve Saint Georges.

En avançant plus loin, vers Mandres, toujours par le chemin de terre, on découvrirait bientôt, devant les grilles du Château de Cerçay, demeure estivale de Monsieur Rouart, Ministre pendant le second Empire, cette longue maison blanche à deux étages, coiffés d'ardoises se détachant sur le haut fond de verdure, ayant, à droite, à gauche, la géométrie des allées de tilleuls qui la bordaient. Tout au long de cette promenade, on voyait et entendait, au dessus des cultures, les alouettes monter dans le ciel jusqu'à devenir des petits points mouvants, qui, tout à coup, se laissaient tomber, telles des pierres en repliant leurs ailes. Si le promeneur marchait ensuite vers Mandres, il se trouvait alors dans les champs de rosiers fleuris qui, tous de même taille, élevaient leurs fleurs à hauteur régulière, de semblables couleurs, suivant la limite des espèces.



Une grande animation y régnait le matin, pour la cueillette des longues tiges, soigneusement rangées aussitôt dans de grands paniers plats, qui, portés en charrette à Brunoy y prenaient le train, pour fleurir Paris. Cette culture n'a pas cessé, mais maintenant de grandes serres couvrent les plantations mettant en toutes saisons, à l'abri, les pétales de la reine des fleurs. Dans ces grands espaces si calmes et si beaux, les seules animations étaient, suivant les saisons ; dans la brume de septembre, les labours, à la lente cadences des chevaux ou des bœufs. À la clarté du printemps, les



semailles, dans les sillons, tracés de même et le hersage, recouvrant les grains. Au grand soleil de l'été, la moisson, fauchée encore à la main, puis, les tiges dorées rassemblées en gerbe et dressées pour un temps, en moyettes, avant de servir à construire les meules, où le grain en épis était à l'abri, pour attendre le battage.

Lorsque l'on revenait vers la maison, par un beau soir d'automne, on les voyait, parsemées sur le plateau dépouillé, s'élever comme de petites chaumières aux toits pointus, vers le ciel, où le soleil, tel un gros lampion fluorescent, descendait peu à peu vers les collines bleues. Disparu à jamais, ce paisible tableau, car, comme en une gigantesque pépinière, ont surgi depuis plusieurs années, sur ce lieu nommé le « Sauvageon », les hauts bâtiments, constituant plusieurs de ces « grands ensembles », bien nécessaires à la population, mais qui rendent méconnaissable cette étendue où l'on entendait chanter les alouettes.



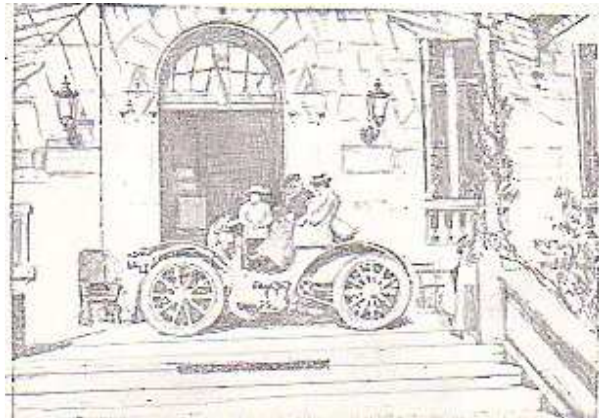
À la fin d'août, c'est le Dauphiné et la Savoie que ma Grand Mère choisit, en cette année 1901, pour voyager. Périple admirable,

qui nous mena d'abord à Grenoble et à la Grande Chartreuse, puis à Annecy, au bord de son lac, riant, aux rives pittoresques, dominées par les hautes montagnes avec les Châteaux de Duingt et celui de Menton, où naquit Saint-Bernard. Aux environs, les profondes et étroites Gorges du Fier, que l'on parcourait sur des galeries de bois suspendues vertigineusement, aux parois verticales. Puis ce fut Aix les Bains, et si proche, le lac du Bourget, chanté par Lamartine. Lac d'aspect sévère, entouré de hauteurs abruptes, se reflétant dans l'eau verte ; l'abbaye de Haute Combe, et le Mont Revard, de la cime duquel le panorama est splendide, embrassant tous les hauts sommets, depuis la Meya jusqu'au Mont Blanc. Notre voyage dura jusqu'en septembre, les grands trajets, faits en chemin de fer, et les longues excursions, en voitures particulières ou en breaks, ce qui permettait, au pas lent des attelages, dans les montées, d'admirer en détail la beauté des paysages.

L'année scolaire s'ouvrit, comme à l'accoutumée, mais avec un rythme de plus en plus chargé. J'essayais de me perfectionner en dessin et en couture, tout en pensant que celle-ci serait bien simplifiée grâce à l'objet apparu chez nous depuis peu. Car, venue d'Amérique, on ne parlait que de la machine à coudre Singer. Nul français ne savait que 77 ans auparavant, un modeste mécanicien du village d'Arbresle (Rhône), Barthélemy Thimonnier en avait inventé une en 1825. Mais il se heurta à l'incompréhension de ceux à qui il présentait sa découverte, et mourut pauvre sans réaliser son rêve. Les inventeurs ont souvent ce sort, comme le bateau à vapeur, attribué par tout le monde à Fulton, alors que sa création est due au Marquis de Jouffroy d'Albans, dont l'esquif vogua sur le Doubs en 1776, alors que Fulton n'avait que 10 ans ! On parla dans les derniers mois de 1901, d'appliquer l'électricité aux voitures automobiles. Monsieur Camille Brault en était le promoteur et cette propulsion fut utilisée pour un petit nombre d'autos particulières assez luxueuses, mais l'emploi n'en fut pas généralisé et l'usage n'en dura pas très longtemps.

1902

Les vacances du jour de l'an se passèrent à Cannes. Quittant les frimas parisiens, en une nuit passée dans un « wagon-salon », aux trois lits verticaux qu'on abattait côte à côte, pour y dormir confortablement, nous avons, au réveil, vu se lever le soleil. Ce merveilleux séjour eût le même agrément que quatre ans auparavant puisque nous retrouvions nos amis Moret, ma chère Marie*, à l'hôtel Windsor, et que les belles promenades recommençaient. Il y en eût, même, une tout à fait inattendue et étonnante, en automobile ! Quelle fierté j'éprouvai lorsque notre cousin Jules Picot, passant nous voir à son retour de Corse, m'emmena faire un grand tour par les montagnes de Grasse, puis dans les Alpes, au dessous de Nice, pour en revenir par la côte ! Sans pare brise, sans portières, cette auto était du « dernier cri » et nous emmenait à vive allure... relative parmi ces beaux paysages... et comment mon chapeau ne s'envola-t-il pas ?



Toutefois les français savaient cependant ce qu'était « une automobile » tandis que les paysans corses s'enfuyaient dans la montagne, apeurés à l'apparition de ce « monstre inconnu » et si bruyant, abandonnant leurs bestiaux affolés sur les routes poudreuses.

Trop vite passèrent ces belles semaines, après lesquelles le travail reprit de plus en plus pressé ! Aussi n'avais je pas le loisir de porter beaucoup d'attention aux événements

*Marie Moret devenue Marie Guize

qui se passaient alors, comme les expériences de Marconi sur la TSF au travers de l'Atlantique, le début de l'emploi des skis par des régiments Alpins, le voyage du Président Loubet en Russie.

Mais le monde entier fut frappé d'horreur et d'angoisse par l'effrayante catastrophe en Martinique de l'éruption de la Montagne Pelée, ensevelissant sous une pluie de cendre et de pierres brûlantes, toute la ville de Saint Pierre et fit tant de victimes en anéantissant une partie de cette île si belle et si fortunée. Le mois de juin arriva très vite, moment fatal de l'examen et le « trac » parut ! On le passait rue Mabillon, pays lointain d'au delà la Seine. Il eut plusieurs séquences, entre lesquelles je fis la connaissance du jardin du Luxembourg dont les frais ombrages apaisaient notre émotion. Enfin, vint l'oral puis le résultat... Tout se passa bien pour notre groupe du cours, où l'on se réjouit de nos succès.

Aussi, les vacances parurent-elles bien agréables, qui nous emmenèrent à la Bourboule. J'y retrouvai des amies, et le séjour, avec la « cure », dans ce beau pays d'Auvergne passèrent rapidement. Nous montions souvent par le nouveau funiculaire de la Charlanne d'où au sommet, le panorama était magnifique sur les dômes et les sommets environnants. Ensuite Brunoy nous revint et les bicyclettes nous firent explorer des paysages plus lointains, avec l'aide du train jusqu'à Bois le Roi, d'où nous allions à Fontainebleau par la merveilleuse forêt. Au Chalet, vers cette époque, parut une auto à trois roues, qui faisait notre admiration dans sa nouveauté. Mais mon cousin Charrière s'en occupait exclusivement et nous nous servions encore de la charrette... à ânes !

La rentrée au cours, fut, en quelque sorte, une rentrée d'amateurs ! Car après le « glorieux examen », nous montions dans les classes dites « supérieures », avec des professeurs parfois moustachus ou barbues, qui dictaient leurs cours d'histoire, de littérature, tandis que Mademoiselle Meudti continuait à nous enseigner l'art des mathématiques, qui n'était guère de mon goût.



A coup sur, je préférais la musique aux sciences exactes, et en cette année là, Mademoiselle de Mondel nous indiqua un professeur de chant : Mademoiselle Dyonnnet, ancienne élève de Pauline Viardot, qui, elle, avait donné des leçons à Maman. Les études commencèrent donc, débuts assez ardues, pour apprendre à respirer, à poser sa voix ! Les deux cahiers d'exercices progressifs étaient l'œuvre de Madame Viardot (1821-1910), fille cadette du chanteur espagnol Manuel Garcia (1775- 1832) dont la fille aînée morte très jeune (1808-1836) avait été fort célèbre sous le nom de la Malibran. Je me souviens qu'à une audition des apprenties-chanteuses que nous étions, une très vieille dame de 82 ans nous écoutait d'une oreille attentive et applaudissait en souriant : c'était Pauline Viardot, se souvenant sans doute de sa propre jeunesse, où cantatrice remarquable, elle avait paru sur les plus grandes scènes lyriques du monde entier.

Durant l'hiver, accompagnés de Charles Seleu, cousin germain de ma Grand Mère Varin, nous allions chaque semaine, au Châtelet, le samedi matin, aux répétitions du Concert Colonne. Il y paraissait, parfois, des artistes renommés, et même des auteurs : comme Debussy, à l'aspect romantique, que je crois voir encore écoutant son œuvre : « l'après-midi d'un faune » (alors assez contestée), assis auprès du chef d'orchestre : Édouard Colonne se levant, brusquement et d'un geste, arrêtant la phrase musicale, pour faire recommencer un passage qu'il jugeait mal interprété ! Parfois, avec ma Grand Mère j'allai à l'Opéra comique (où fut alors créé Pelléas et Mélisande) Bizet, Massenet, Fauré, Messager, étaient au « répertoire moderne », ce qui n'empêchait pas d'entendre aussi les classiques : Mozart, Gluck, Rossini et bien d'autres !

Mais le sport n'était pas négligé, car, depuis octobre j'avais commencé à aller avec grand plaisir au manège. Et lorsque les vacances de Pâques nous ramenèrent à Cannes, nous fîmes alors, avec Marie Moret, accompagnées de « François » qui, en hiver, venait à Cannes avec ses bons chevaux du pays basque, faire quelques belles promenades qui nous menaient jusqu'à la colline de la Croix des Gardes dont les chemins sableux, sous les mimosas fleuris, permettaient de galoper à loisir. Et même, parfois, jusqu'à

l'Estérel où le Tanneron, situé bien haut au dessus de Mandelieu, nous pouvions découvrir toute la baie de Cannes et les Isles, ce superbe décor ensoleillé, et parfumé de tous les « parfums provençaux » de toutes les fleurs de la montagne.

En rentrant à Paris, je commençais alors mon « apprentissage » en « l'art » (nouveau à la mode) du cuir repoussé, qui exigeait une technique, assez délicate, que je perfectionnai peu à peu, au cours de l'année suivante, parallèlement aux séances de dessin, avec « modèles vivants ». En mai, la capitale reçut la visite d'Édouard VII, suivie deux mois plus tard, de celle du Président Loubet, à Londres. Elles étaient les prémices de ce que l'on nomma alors « l'entente cordiale », qui fut signée, en Angleterre le 8 juillet 1904. ce fut, je crois, à l'automne la première exposition de « voitures automobiles », dans le Grand Palais. On a dit que, cette année, la France avait produit 30 000 voitures. Ce monument accueillait tous les ans, le « salon des artistes français » où mon Oncle, Achille Varin, exposait, et nous le visitions. Le Classicisme y était encore de rigueur, bien que l'on y remarquait, parfois, les essais assez critiqués de certains novateurs. Il ne faut pas oublier qu'en 1903, Pierre et Marie Curie reçurent leur premier Prix Nobel (le 2^{ème} en 1911) pour la découverte qu'ils firent, en extrayant de l'Urane un nouveau métal nommé « uranium », doué d'une intense radioactivité, donnant ainsi à la science la plus haute énergie connue, dont les applications, depuis ce moment, ont engendré des conséquences imprévisibles, en permettant de commencer la lutte contre le cancer. Beaucoup plus tard, Irène Joliot-Curie et son mari continuèrent des recherches sur la structure de l'atome. Ils démontrèrent l'existence du neutron en découvrant la radioactivité artificielle qui leur valut le Prix Nobel en 1935. Joliot-Curie dirigea, en 1948, la construction de la première pile atomique française.

1904

L'an dernier, à Pâques, en passant au Cannet, nous avions remarqué une charmante villa à la façade fleurie d'héliotropes grimpants, d'où la vue donnant de loin sur Cannes, la mer, et l'Estérel, était admirable. Mon Père, qui songeait à prendre sa retraite, parla, en 1904, de la possibilité de la louer, et c'est ainsi que, nous partîmes, vers février pour aller habiter « les Mimosas ».

Après tout, depuis notre retour de Brunoy, j'avais suivi, à la Sorbonne, les très intéressants cours de Messieurs les Professeurs Doumic, Lacour Gayot et Chantavoine, donnés pour la première fois avec un accompagnement de projections, nous initiant mieux encore à l'art et à l'histoire. Les causeries devaient être prises hâtivement avec des notes, et j'y fus beaucoup aidée par une très récente invention, nommée sténographie, dont, assez vite, j'avais appris « les signes abrégatifs et conventionnels permettant de transcrire rapidement, à mesure, la parole, pour, ensuite, reconstituer le texte ».

Mais le piano, ni le chant n'en étaient négligés, non plus que le travail du cuir ciselé, ni le manège ! De plus, je fus initiée par mon Oncle Achille à la photographie, dont il était, depuis sa jeunesse, un amateur remarquable, et, m'ayant donné pour mes 17 ans, un Kodak du dernier modèle, j'appris à développer, fixer et tirer les épreuves, prises sur ce long ruban de pellicule. La photographie faisait sans cesse des progrès, et à ce moment, on entendit parler d'une invention des frères Lumière, qui, après des années de travail, avaient pu mettre au point, en se basant sur les expériences de Charles Cros, interrompues par sa mort, la reproduction sur des plaques, des couleurs, par un procédé trichrome, ayant pour base la fécule de pomme de terre. Ces nouvelles plaques étaient délicates à manier et difficiles à développer, aussi, je me contentai, arrivée au Cannet du noir et blanc, pour « croquer » les beaux paysages et aussi faire des « portraits ». C'est ainsi que ma chère Marie, retrouvée avec joie dans leur villa « les Tambourins » me servit souvent de modèle. Les promenades à cheval, une bataille de fleurs, des séances de dessin en plein air, des parties de tennis furent de bien agréables distractions jusqu'à nos départs respectifs pour Brunoy, et pour Gueptant, leur nouvelle propriété du Vexin. En août ce fut le voyage annuel avec ma Grand Mère, qui nous mena en Suisse, où nos

cousins Lorrain villégiaturaient, à Interlaken, située entre les lacs de Thoun et de Brienz. De la ville même la vue est splendide, enfilant la vallée de Lauterbrunnen avec au fond, la masse imposante de la Jungfrau. Je me souviens de montées en funiculaire, de promenades où nous étions perdus dans le brouillard des nuages, de notre « encordage » sur le glacier de l'Eiger. Mais vers le 15 août, traversant le lac de Brienz, nous avons gagné Meiringen et là, en diligence, le glacier du Rhône en passant par le Grimsel, par 27 km de vertigineuse montée, puis le lendemain, redescendant en break, attelé aussi de 3 chevaux, de ces 2160 mètres, jusqu'à la vallée, à une assez vive allure, qui rendait impressionnants les nombreux lacets. Le fleuve y prenait naissance au dessous de la voûte de glace bleutée à l'extrémité de cette immense et si haute étendue immobile et ses premières eaux en sortaient furieuses et bouillonnantes. Spectacle inoubliable ! Le lendemain matin, une voiture particulière nous emmena par la grandiose vallée jusqu'à Viège, d'où le funiculaire nous monta à Zermatt, entre les pins « arolles » aux silhouettes imposantes et touffues, les éboulis sauvages et ces curieux « chalets greniers » construits en bois foncé sur leurs piliers de pierres plates. Le Cervin dominant le merveilleux paysage.

Quelques jours plus tard, nous le vîmes de plus près, en nous « promenant » Papa et moi, encordés avec un guide, depuis la station Gornergrat (3 136 mètres) où dans une extraordinaire solitude blanche, bordée de tous les glaciers descendant des hauts sommets : Mont Rose, Castor, Pollux, Breithorn, Théodulpas, notre marche nous conduisit jusqu'au pied du « Matterhorn », près du « Lac Bleu » dont les eaux reflétaient la silhouette du vertigineux triangle... Notre magnifique voyage se termina en chemin de fer, jusqu'à Genève, puis Paris et Brunoy, et ma belle collection d'images fut aussitôt développée et tirée.

Octobre nous rappela à Paris, et la Sorbonne me redit, avec la sténographie ! Rappelons nous en cette année, l'explorateur Anglais Scott avait tenté pour la première fois d'atteindre le Pôle Sud mais vainement. Il succomba dans un nouveau raid, peu après que le Norvégien Amundsen eût réussi à l'atteindre.



En janvier, furent repris, naturellement, les cours de cuir ciselé qui me plaisaient de plus en plus. Monsieur Saint André me guidant avec tout son talent pour obtenir, sur la peau de veau blanche, ces reliefs bourrés de cire, qu'il fallait ensuite modeler par la surface. Ayant déjà exécuté portefeuilles, plateaux, etc, je me lançai alors dans la reliure des partitions que j'aimais le mieux. Après que les pages brochées avaient été assemblées, en volumes par un homme du métier, il me fallait composer le dessin, se rapportant au titre et au sujet de l'opéra. Lorsque mon travail était terminé, je le portais à un vieil artisan du Marais, qui, avec une grande habileté, recouvrait avec cette peau, taillée aux mesures exactes, l'avant, le dos, et le revers du volume qui en était ainsi, habillé. . .

Mais ces fantaisies décoratives rangées dans une armoire, paraîtraient sans doute, aujourd'hui, fort démodées ! . . .

Ainsi, du reste, que la « broderie » qui sévissait avec fureur qu'elle fut « anglaise » ou « point coupé » ou « renaissance » ou « carrés de filet » ou « point de Venise ». On combinait, avec ces travaux, des « ouvrages de Dames » : petits tapis, coussins, stores, couvre lits . . . beaucoup plus compliqués que les « voilages de nylon » actuels ! Avec mes amies, nous prenions des leçons de coupe, pour exécuter corsages, jupes ou robes au goût du jour, avec soutaches, plis et dentelles. Il y avait aussi des cours de mode, où l'on fabriquait des carcasses de chapeaux, avec de la toile raide et du laiton pour obtenir ensuite des « chefs d'œuvre » de feutre ou de velours, ou pour l'été de mousseline et de dentelles, que l'on nommait des « charlottes ». Les garnitures étaient souvent des fleurs : en bouquets, en guirlandes, à moins que l'on y préfère, suivant la saison, les plumes d'autruche, les oiseaux entiers ou les nœuds de rubans !

Mais tout cela était bon à Paris. Et comme, en Février, l'appel du midi, nous engagea à partir au soleil, le temps se passa autrement.

Le temps étant superbe, ce fût l'Estérel qui devint le but de plusieurs excursions. Nous partions le matin, assez nombreux, avec des amis, par le train, pour le Trayas et de là, quittant le rivage nous pénétrions dans l'intérieur de ces montagnes de porphyre rouge, par la vallée de la Liagne, ou celle du « Malin Fernet ». Nous montions au Cap Roux, ou au mont Vinaigre, par d'abrupts sentiers, serpentant entre les rochers,

dont la couleur contrastait avec le vert des pins, des lentisques et du romarin, les fleurs drues des hautes bruyères blanches et parfois celles des mimosas, dans le parfum si particulier de cette végétation provençale.

À mesure que nous montions, la vue sur mer, les Îles, les Alpes Maritimes neigeuses, et toute la baie devenait de plus en plus belle. Un coin ombré nous offrait, toujours variée, une salle à manger rustique et les pique-nique étaient charmants. C'est là que je fis quelques essais des plaques en couleurs, de Lumière, qui sont un souvenir de cette époque où l'Estérel était encore dans toute sa beauté, et où ne rencontrions presque jamais de promeneurs. Et à la Napoule, la plage était vide !... Comme distraction à Cannes, il y eût, pour le « Dimanche gras » le Carnaval et son défilé de grands chars et de groupes aux masques grotesques. Un peuple fort bruyant prenait part à ces réjouissances, et je crois que beaucoup d'hivernants de notre connaissance, endossant un « domino » de couleur et le visage dissimulé par un masque ou un loup de velours noir se sont alors battus à coup de confettis !...

Après ce bon séjour, la vie parisienne reprit un court moment puis Brunoy nous revit, où l'automne doré passa vite. Ensuite, à Paris, les occupations reprirent leur train train, sans que l'on se doute de ce que l'an nouveau allait apporter.



Cette année ne fut pas comme les autres, car, durant son cours, les hommes qui, par l'invention des fragiles montgolfières, avaient eu la possibilité de s'élever à plusieurs reprises dans les airs ; puis, avec des ballons, gonflés à l'hydrogène, étaient parvenus à faire des voyages assez lointains, poussés par les vents ; enfin dans les dernières années du XIX^{ème} siècle, s'étaient donné le pouvoir d'atteindre, avec les dirigeables, le but souhaité, n'avaient jamais pu quitter le sol tout seuls, comme les oiseaux ! Cependant, en 1896, un allemand Lilienthal, ingénieur courageux et téméraire, eût l'idée de fixer à son corps un appareil muni de deux larges ailes, et de s'élancer du haut d'une colline. Il parvint ainsi porté par l'air, à parcourir, à l'altitude de 80 m, un vol long de 300 mètres, avant de redescendre sur terre. Renouvelant souvent cette étonnante prouesse, c'est à son 1000^{ème} vol que, précipité par une rafale, il s'écrasa au sol ! L'année suivante, le français

Chanute, réussit, en Amérique, les essais d'un planeur, muni de stabilisateurs, en lui donnant une forme de biplans. Peu de temps après, l'ingénieur Clément Ader imagina une machine qu'il nomma « avion », ayant des ailes semblables à celles des chauves-souris, dotée d'un petit moteur à vapeur. L'appareil, après s'être élevé de lui-même, exécuta le « premier vol » d'une longueur de 300 m. Depuis cet exploit, qui provoqua un enthousiasme mondial, et fut homologué à Satory, en présence d'un envoyé spécial du ministre de la guerre, de constantes recherches apportèrent quelques projets successifs jusqu'à la réussite en 1906, de l'ingénieur brésilien Santos-Dumont qui, sur sa « demoiselle », petit monoplane pesant 150 kilos put quitter la terre et vola véritablement durant plus de 100 mètres. Le 19 janvier 1908, Henri Farman parcourut 1 kilomètre en circuit fermé. Durant ce temps, les frères Wright, ayant vu, en Amérique, les travaux que Chamute en 1906 continuait sur son biplan, vinrent en France, entourés d'une publicité formidable, au Camp d'Audours. Là ils poursuivirent leurs expériences, avec un biplan, propulsé par un moteur à explosion, mais qu'il fallait lancer du haut d'un pylône, d'où il prenait son vol.

Mais déjà, à ce moment, Henri Farman effectuait un voyage du camp de Chalon à Reims, à la vitesse de 70 kms et Blériot, sur monoplane, accomplissait le trajet de Jouy à Artenay et retour, à 85 kms à l'heure ! « L'aviation pratique », lit-on dans un journal, était née et lorsque le 25 juillet 1909, Blériot traverse la Manche, d'un seul vol, on peut lire « Avec un patriotique orgueil, et grâce aux aviateurs français, l'homme a réalisé la conquête de l'air » La terrible guerre de 1914 fut, hélas, un triste champ d'expériences, qui amenèrent de prodigieux progrès. Ceux-ci furent continués sans désespérer... Mais il fallut attendre 1927 pour que Lindbergh puisse traverser l'océan, venant d'Amérique et 1933 pour que Mermoz, sur son « arc en ciel » ouvre, avec quel héroïsme, dans les deux sens, la ligne aéro-postale de l'Atlantique Sud, où il disparut en 1936. Quatre ans plus tard lors du nouveau conflit, on vit « quel pouvoir de destruction et de ruines, ces oiseaux humains pouvaient engendrer » !

Et cependant, dans ma jeunesse, avec quelle joie nous avions vu s'élever, pour la première fois, et tomber au dessus de nos têtes, à 20 mètres de hauteur, au meeting de Juvisy, semblables à de lourds cerfs volants à deux étages ces « aéroplanes » dont le pilote, assis au centre du plan inférieur, conduisait sa « drôle de machine » au moyen de son « manche à balai » ! Vers 1911, l'ingénieur Fabre mit au point un appareil qui pouvait se lancer sur la surface de l'eau, en décoller, voler, puis s'y reposer au moyen de flotteurs. On le nomma « Hydravion », mais là ne s'arrêtèrent pas le progrès, et après

de patientes et nombreuses recherches, le français Paul Collin essaya, par un décollage de quelques secondes, le premier envol vertical. En Espagne, en 1920 La Cierva expérimente l'Autogère, qui surmonté d'une grande hélice, tournant librement, assurait à cet appareil force ascensionnelle et stabilité. En cette même année Obroschon, et, en 1924 l'espagnol Pescara parvinrent à créer chacun d'autres machines s'élevant de même manière par des hélices, et qui volèrent effectivement durant 1 kilomètre. En 1936, Breguet parvint à maintenir son « hélicoptère » en l'air, durant plus d'une heure. Dans tous les pays les progrès continuèrent et, à partir de 1946, ce nouvel oiseau devint un auxiliaire précieux pour les avions car il permettait de s'élancer et de se poser directement sur des endroits impraticables à ceux-ci, permettant d'opérer du sauvetage, sur mer, d'effectuer le transport rapide de malades, blessés, de vivres, médicaments... Mais ils pouvaient devenir aussi, comme tant d'inventions humaines, des armes à double tranchant, en transportant des armes et des munitions. Dès 1921, avaient été tentés, en France et en Allemagne, des vols sans moteurs, au moyen de planeurs, remorqués par avions. Le pilote, une fois lâché, se servait des courants aériens pour faire monter, avancer ou descendre l'appareil. Mais il fallut connaître les secrets de ces mouvements et leur étude difficile créa une science nouvelle. A mesure qu'elle se développait, des parcours et des trajets fixes ont été accompli et même des voyages de plus de 1000 kms.

Quant aux parachutes, ils avaient été utilisés déjà en 1914, par les équipages des ballons captifs d'observation mais ils ne furent adaptés que lentement, pour envoyer des hommes au-delà des lignes de combat. Devenus d'usage courant, il paraît même que l'on puisse les diriger pour atterrir... ils permettent de soutenir la « capsule » lorsque celle-ci rentre dans l'atmosphère terrestre, « en arrivant... de la lune » avant qu'elle touche la surface de la mer !

Nous voici, alors, bien avancés dans le temps, depuis 1896 - où il n'était pas question d'aller dans la lune, si ce n'est dans les livres prophétiques de Jules Verne, qui, à cette époque paraissaient des rêves fous ! Si, depuis ma petite enfance, si lointaine, presque toutes les fictions de ce génial écrivain se sont peu à peu réalisées, et même dépassées, séparons nous de cet « avenir » entendu dans ces pages, pour revenir à l'époque où Santos Dumont venait de remporter un triomphe mondial en volant « plus de 100 mètres » avec sa Demoiselle.

Donc lorsqu'après un séjour à Brunoy, ma Grand-Mère nous accompagna, au mois de juillet, en Hollande, ce ne fut qu'un vulgaire train qui nous conduisit dans les îles du Zuid Beveland où Middelburg, Flessingue, Goes, nous montrèrent leurs monuments anciens, et leurs marchés pittoresques, animés par une population portant des costumes, surtout féminins, d'une merveilleuse variété. Puis, ce furent les grandes et admirables cités et ports : Rotterdam, la Haye, Leyden, Amsterdam, Harlem, Utrecht, Bois le Roi ; les musées et les chefs d'œuvres de tous ces peintres flamands : Rembrandt, Franz Hals, les trajets sur les canaux dominant la fertile campagne, peuplée de moulins aux ailes actives, et enfin, la traversée du beau Zindersee, qui nous monta jusqu'au Nord, à Leeuwarden et Groningen. De là, en passant par Anvers et Liège, le chemin de fer nous ramena en France où Brunoy nous accueillit jusqu'en octobre et, ensuite, en la capitale, où la vie se révéla fort active, comme à l'accoutumée.



Et même beaucoup plus activement certainement car, en ce début d'hiver, qui allait être le dernier passé rue des Pyramides, puisque Papa avait résolu de quitter définitivement le beau métier qui avait été celui de son Père et de son Grand Père, depuis 95 ans, les jours étaient trop courts pour accomplir des besognes fort diverses. Depuis 17 années le grand appartement, qui avait connu l'éclairage aux bougies et au pétrole – au gaz – et, plus tard, à l'électricité, nous semblant notre fief, plein de souvenirs – et nous allions le quitter pour un quartier plus sélect, lointain : avenue Malakoff, plus loin que l'Étoile.

Naturellement, mon Père était très absorbé par ses occupations professionnelles, s'ajoutant à ses secrétariats et ce n'est qu'à la mi-février qu'il put nous accompagner pour aller à Cannes, où le train « côte d'azur rapide » nouvellement créé, nous emmena en douze heures. Quel plaisir de retrouver notre charmante demeure, où vinrent bientôt nous rejoindre ma Grand-Mère Varin, Mémère et mon Oncle Achille. Celui-ci qui avait comme d'habitude apporté toiles, couleurs, et pinceaux, eût l'idée au bout de quelques jours, d'organiser un petit spectacle de « tableau vivant ». Il peignit de très jolis décors,

et les figurants ne manquèrent pas, parmi nos amis ! Il y eût à faire quelques costumes, pour ces « images bibliques », qui consistaient surtout en quelques étoffes drapées, en écharpes colorées, mais qui pour la « Princesse » de « Moïse, sauvée des eaux », demandèrent la confection des coiffures de style égyptien et couronne dorées ! Le plus réussi de ces tableaux fut celui de la « fuite en Egypte », d'après la célèbre toile de Luc-Olivier Merson, représentant la Vierge, reposant au désert, entre les pattes du Sphinx et tenant dans ses bras l'enfant, dans un bleu de clair de lune.



Chaque sujet était accompagné par une musique adaptée, avec violon, piano et chant. Nos amis Bournisien demandèrent aussitôt si ces « visions artistiques » pourraient être données, au profit des « œuvres de mer » dans leur Grande « Villa Edouard » à Cannes. Un public choisi y assista, nombreux, en cette journée de bienfaisance.

Au Cannet, dans notre paroisse sainte Philomène, Mme Caloi, la femme du Maire, avait organisé une chorale, et nous chantions le dimanche, o la Grand messe. Par hasard, un jour, en achetant, à ce propos, de la musique, je vis une carte, annonçant des leçons de chant, par Mme Galli-Marié. En regardant aussi, Maman me dit : Mais ce doit être la créatrice de Carmen ! Il faut aller la voir. . .

Nous nous trouvons donc devant une dame d'une soixantaine d'années, au visage doux et souriant sous sa chevelure blanche. Son accueil aimable nous conquiert tout de suite, et elle m'accepta comme élève. Dès la première leçon, je devins enthousiaste ! Car ce n'étaient pas des leçons comme les autres, mais des séances où, malgré une voix qui, par l'âge s'était amenuisée, elle retrouvait, pour donner des exemples, presque ses accents d'autrefois, et avec quelle science musicale ! Elle m'offrit le volume des exercices que son Père, chanteur de talent, avait composés, et, jouant elle-même les accompagnements, me

les fit apprendre, avec toutes les nuances, les demi-teintes, les expressions, qu'on saisissait immédiatement. Que de progrès elle me fit faire. Musicienne innée, je crois que comme la Cigale, elle se trouvait obligée d'enseigner, après avoir si bien chanté ! Qui se souvenait alors d'elle, de ses triomphes ? À la fin de ces trois mois, combien je regrettai de la quitter... Et l'hiver d'après, elle n'était plus là !

À Brunoy, l'élan qu'elle m'avait donné nous permit, avec mes amies Bouel, mes cousines Charrière, les Caffin, les Budin, d'Épinay*, les Landron, d'Yerres et Renée Bailly à voix grave et douce, d'étudier une partie du premier acte d'*Sphigénie en Tauride*, de Gluck. On avait mis le second piano droit dans le salon, pour les « accompagnatrices » et après de fréquentes réunions, nous étions arrivés à exécuter assez correctement duos, solis et chœurs des premières pages de cette œuvre grandiose. Du reste, vers cette époque avec notre troupe, déjà rodée, et aussi ma grande amie Elisabeth de Ribes, qui jouait admirablement du violon, ses neveux de Ribes-Christoffe, les de Forville, il nous est arrivé d'organiser dans notre jolie église, des messes en musique, qui exigeaient de sérieuses répétitions : c'est ainsi que ses voûtes résonnèrent aux sons de la Cantate de la Pentecôte, de Bach, de Cantique de Racine, de Fauré et d'autres œuvres, malgré les veilles orgues, dont la soufflerie se maniait à la main ! Avec Elisabeth et un groupe « d'artistes » nous allions dessiner dans la campagne, guidées par Mme Mourier, qui m'apprit alors à me servir de pastels. L'automne arriva vite, et le grand branle bas du déménagement commença, car que de choses étaient accumulées dans les placards, les armoires, les commodes, depuis 1890, et deux mois suffirent à peine, jusqu'au moment où nous devions quitter le cœur de Paris pour un quartier inconnu. En décembre, il fallut s'habituer à ce nouveau logis, agréablement ensoleillé, de cette grande avenue. Dans les pièces, moins vastes, les meubles, objets familiers, tableaux, ayant, cependant, peu à peu trouvé leur place nous y aidèrent petit à petit ! Et puis, comme le disait Papa, aller à « la ville » n'était pas long grâce au métro (ligne un) qui lui permettait de gagner rapidement la station Louvre, près de laquelle se trouvaient les différentes filiales de la BJOH, où il avait presque journalièrement l'occasion de se rendre, y retrouvant ses confrères, qui étaient tous ses amis.

*Des demoiselles Budin, l'une épousera Georges Bris, dont la descendance est toujours de nos amis

Le jeudi, nous allions dîner boulevard Malesherbes, où la table de bridge était toujours entourée des mêmes joueurs. Et le dimanche, nous déjeunions chez Mère, qui habitait maintenant rue Malignon, près des Champs Elysées.

1908

En février, l'installation étant terminée, il était bien tentant de partir vers le soleil, qui ne se montrait guère à Paris ! Là-bas il nous accueillit avec des fleurs plein le jardin : héliotropes, roses, orangers et anthémis, mimosa. Les chœurs, à l'Église, reprirent... et bientôt, ce fut la préparation de la matinée pour les Œuvres du Cannel, avec une pièce de Labiche, qui par ses costumes, même si les acteurs n'étaient pas parfaits, offrait néanmoins un attrait visuel ! Ma Mère (de comédie) Marie-Louise revêtit une authentique robe de taffetas bleu roi, qui datait du mariage (1865) de notre vieille amie Mme Beaun. Je me confectionnai une robe de « jeune première » à larges manches. Mon Père, Mr Bournisien, ainsi que Papa, Père du jeune premier et celui-ci, avaient fait venir de Nantes ! Des vêtements à la mode du temps. Le metteur en Scène, membre du Club « l'Épatant » nous fit travailler sérieusement... et la salle du Cercle nautique était comble d'un public très select, dont beaucoup d'étrangers, de gens à particule et surtout de la famille du Duc de Caserte (têtes découronnées disait-on, de ces anciens souverains exilés d'Italie).



L'auditoire récompensa par ses indulgents applaudissements ce « Premier prix de Piano » vaudeville toujours jeune, ainsi que les « Plumes du Paon » bluette à la manière de Marivaux. Et la recette fut belle.

Du reste, Marie et moi, devenions très mondaines, invitées souvent aux soirées dansantes de ce même cercle où l'assistance était nombreuse, valses, quadrilles et cotillons se trouvaient



souvent dirigés par André de Fouquières, vêtu parfois d'un habit de couleur, nouvelle tenue fantaisiste alors à la mode. Plusieurs danseuses portaient des « sacs » bleus, marrons et même rouges, ces derniers les rendant semblables aux tziganes de l'orchestre. Il y eût aussi la bataille de fleurs, sur la Croisette où le landau de Mr Moret remporta, par sa belle décoration, une bannière ! Nous suivions des leçons de dessin, il y eût des promenades à cheval, et de très nombreuses réunions amicales. Mais cette « belle vie » se termina avant Pâques, et Paris nous revit !

En ce beau printemps, notre nouveau quartier nous parut beaucoup plus agréable qu'en décembre, et les arbres reverdis de l'avenue du Bois, nous attiraient chaque jour. Nous y emmenions la petite « griffonne » achetée par Maman depuis peu : une miniature de chien maligne comme un singe, avec sa petite figure chiffonnée, son bout de nez noir et ses yeux brillants. Elle trottait très sagement, tenue par sa laisse, mais n'aimait pas beaucoup traverser le large trottoir sablé, où les cavaliers et les amazones, avec leurs longues jupes, assises de travers sur leur monture, la cravache à la main, passaient souvent à vive allure.

Les jours où les courses avaient lieu à Longchamp, l'affluence dans la large voie, des voitures découvertes aux élégantes voyageuses, et aux somptueux équipages, auxquels quelques rares véhicules sans chevaux, se mêlaient, était grande ! Aussi, une foule de badauds se bousculaient ils pour en voir passer le défilé. Près de la place de l'Etoile, un large espace du rond point était encombré d'une quantité de chaises... que l'on nommait ironiquement le « club des panés »... Ces « panés » n'ayant pas la possibilité de défilier en voiture se contentaient, alors de s'asseoir sur les chaises, d'où ils regardaient passer, avec une admirative curiosité, ceux qu'ils enviaient !

Un certain vendredi de chaque année, à la fin du printemps, que l'on nommait la « journée des drags » la foule était plus compacte, car cet après midi là, on voyait circuler dans Paris, de nombreux breaks, nommés « mail coach » par les anglais. Ils transportaient, chacun, sur leur toit garnis de confortables banquettes, jusqu'au champ de courses, en passant avenue du Bois, une douzaine d'élégants aux « hauts de forme » noirs, ou gris et portant la « jaquette » et de jeunes femmes, coiffées et vêtues à la dernière mode de larges chapeaux et de robes sensationnelles, et porteuses d'ombrelles claires. Ces équipages selects, trainés par quatre magnifiques chevaux, annonçaient le long de leur passage, leur présence par les sons aigres d'une longue trompette de cuivre,



modulant un air saccadé tandis que dans l'intérieur obscur des « douairières » restaient invisibles pour le public curieux.

A ce moment, Papa retourna à ses réunions corporatives, qui avaient lieu souvent. Il allait aussi régulièrement visiter les pensionnés, devenus nombreux, à la Maison de Retraite, mais dut bientôt quitter ce secrétariat, lorsqu'il en devint le Président, succédant à Monsieur de Ribes-Christoffe, enlevé très subitement à l'affection des siens et de tous ses confrères.

Annuellement, l'une de ces réunions était particulièrement solennelle : la distribution des prix et récompenses de la Chambre syndicale. Véritable Gala, à l'assemblée nombreuse, durant lequel de vieux travailleurs recevaient des médailles du Ministère du Commerce et de l'Industrie, et les jeunes ouvriers leurs prix de l'Ecole de dessin, ainsi que les récompenses données, par concours, aux meilleurs techniciens dans leurs métiers si difficiles et délicats de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie...

En cette année 1908, il va donc falloir terminer cette longue chronique familiale, dans laquelle depuis 1620, nous avons vu se succéder dix générations, dont tant de personnages devaient subir des sorts bien divers ! Parmi les derniers de ceux-ci, nous nous sommes, au début du XIX siècle, intéressés davantage à notre branche, dont le plus jeune rameau : Jean Benoit Martial, arrivait en 1812 à Paris, de sa natale Provence. Depuis, de Père en fils, cette petite branche grandit, devenant vigoureuse, et (malgré beaucoup de fluctuations et de traverses) durant 95 ans.

Alors voilà qu'elle se brise, puisque la destinée voulut que je ne puisse en continuer la lignée masculine ! Cependant, s'il quittait cet attachant métier, le troisième Martial Bernard ne cessa de s'y intéresser puisqu'il continua, au profit des mouvements corporatifs, à s'en occuper jusqu'au jour où nommé Président de la Société d'Encouragement, il consacre désormais tout son temps à cette nouvelle promotion.

Le temps passa, soumis aux événements, parfois heureux comme le fut la rencontre, dans le midi, de la famille Mollet, et, donc, de votre cher Papa, Théophile Mollet mes enfants. Mais, alors qu'une vie nouvelle se dessinait, pour nous, il devint, peu après,

bien douloureux, quant ma Grand Mère (Elisabeth Laure Collietz 1831-1911 épouse de Charles Martial Bernard 1824-1896) qui avait tant de joie à connaître son futur petit fils, fut enlevée en quelques jours par une congestion pulmonaire. Après cette si cruelle épreuve, et le profond chagrin qui nous accablait, si peu de temps avant notre mariage, le 27 novembre, il fallait cependant que la vie continue, les projets ne pouvant être changés, et, ce jour là, nos plus proches parents, et amis vinrent nous entourer de leur affection. . . vers la fin de décembre eût lieu le départ, l'embarquement à Marseille, et après quatre jours de navigation, le début de ce merveilleux voyage en Egypte, puis jusqu'au Soudan.

En mars 1912, le retour au Cannel, puis des séjours à Amiens, Brunoy, et après quelques mois avenue Malakoff, la naissance de Jacques, le 15 décembre. . . ensuite le choix et l'installation de l'appartement, dans lequel, 60 ans plus tard, rue Blaise Desgoffes, je finis d'écrire ces pages !

Qui eût pu se douter alors, qu'en août 1914, lorsque nous nous trouvions tous à Brunoy, éclaterait, ainsi qu'un terrible coup de foudre, cette guerre affreuse !

Alors les affiches de mobilisation couvrirent les murs, et tous les hommes partirent, pour cette lutte farouche, contre un ennemi très puissamment armé. . . Puis, les forces de nos alliés se joignant aux nôtres, partageant tant de souffrances, d'héroïsme, de sacrifices cruels, avec un nombre incalculable de morts, durant ces 50 mois, parvinrent à les « bouter hors de France » . . . Mais, dès le début, les « Taubes » pigeons allemands commencèrent à survoler la région parisienne et le départ pour le midi s'avéra indispensable. Nous y retrouvâmes mon beau Père et ses filles, Marie Thérèse et Blanche ayant déjà fui Amiens. Au début, le calme relatif parût reconforter ma Grand Mère (Marie Victoire Richer 1836-1915 épouse de Armand Varin) de la terrible secousse ressentie, mais après quelques semaines, elle s'alita, et, s'affaiblissant chaque jour, son âge ne lui permit pas de se remettre. Peu de temps après cette déchirante épreuve, l'anxiété devint un peu moins grande pour nos armées, car on apprit que les allemands, amorçaient un recul : c'était le début de la bataille de la marne. Paris était sauvé, mais ce n'était pas la fin des misères de la France !

À l'automne, il fut possible de rentrer à Brunoy, mais, ce nouveau et éprouvant voyage, après de telles émotions et de chagrin, avait très profondément atteint maman

(Eugénie Varin 1861-1915) et malgré tous les soins du bon docteur Lacroitte, ses forces la quittèrent peu à peu et, au début de novembre 1915, elle nous quitta, elle aussi !

Alors, après ces terribles moments, nous sommes revenus à Paris, rue du Luxembourg, avec quelle tristesse, dans ce bel appartement, que Maman avait choisi, en quittant l'avenue Malakoff. La vie s'organisa tant bien que mal, avec Pauline, si dévoué à ma chère Maman, sa sœur Jeanne, et Marie, qui s'occupait de Jacques. Puis, au moment où les services de l'Intendance se trouvaient à Beauvais, nous y sommes partis et avons habité quelques temps dans cette ville de l'arrière front. Mais, plus tard, l'Intendance se déplaçant, pour Béthune, en plein bombardements, je revins avec Papa, en face de ce beau jardin, où Jacques allait jouer. Ainsi le temps passa jusqu'en 1916, avec parfois, rarement, une « permission » qui faisait apparaître fugitivement l'uniforme bleu horizon (Théophile) ! On travaillait, réutilisant des étoffes qu'on avait pour habiller Jacques, qui grandissait, puis, ayant pu avoir de la laine, je tricotais... pour Pierre et Geneviève dont la naissance eût lieu le dernier jour de janvier 1917. Le temps alors parut passer plus vite avec la joie, et l'occupation qu'apportaient le grand frère et le petit couple... Mais, ceux-ci n'avaient pas 18 mois lorsqu'un nouvel exode devint nécessaire, l'ennemi ayant engagé un dangereux mouvement en avant. Et c'est vers Boussac, où demeurait la famille du Dr Desfossés, fidèle et très ancien ami de Papa, qu'un voyage, bien long, avec les trois enfants, nous dirigea.

Mais le calme de ce beau pays, la jolie maison qui nous accueillait et la délicate affection de ces amis créait une ambiance où l'angoisse quotidienne s'oubliait, parfois. Celle-ci diminuait, du reste, de jour en jour, car les alliés, maintenant beaucoup plus forts, poursuivaient les envahisseurs, et ce fut le retour à Paris.

Deux mois plus tard, les allemands vaincus, demandaient l'armistice, qui fut signé à Rethondes, le 11 novembre. Ce jour là, on entendit alors, brusquement, vers midi, toutes les cloches des Eglises de Paris vibrer ensemble, et envelopper la ville entière dans bourdonnement extraordinaire, créant une atmosphère saisissante de joie et de délivrance.

Dans l'allégresse générale, tous les gens étaient sortis, et se croisant, se donnaient la main en souriant, et parfois même s'embrassaient, sans se connaître.

Le cauchemar était fini... mais c'est alors que l'on connut à quel prix et combien de milliers de vies humaines avaient été fauchées et que l'on réalisa la somme de douleurs

inconsolables qui frappaient presque toutes les familles, ainsi que les ruines matérielles dans les régions si étendues que l'on appela « les pays dévastés ». Tant de plaies furent longues à panser, les énergies, unies, permirent cependant à la France de se relever.

Peu à peu les affaires reprirent et Papa reprit son existence active et continua à se dévouer entièrement, jusqu'au jour où, le 16 mai 1925 eût lieu le cinquantenaire de la Société d'Encouragement, où, en une solennelle cérémonie lui fut rendu un hommage qui lui alla au cœur. Après qu'il eût prononcé un important discours, donnant compte des activités et progrès de cette œuvre depuis sa fondation, et avoir été très applaudi par la nombreuse assistance, voici la réponse que lui fit monsieur Fouquet-Lapar :

« Mon cher Président,

Depuis quinze ans, vous êtes à la tête de notre Société, en lui apportant un esprit de tradition fait de droiture et de courtoisie, qui constitue la force de nos institutions. Elle était celle de la bonté à l'égard de nos collaborateurs et ouvriers ; de la justice, pour décerner, aux meilleurs d'entre eux, les récompenses méritées, et, enfin, la tradition de la beauté dans le travail, pour maintenir dans nos ateliers cette suprématie du goût que tout le monde nous envie. Nul mieux que vous ne pourriez assurer une aussi belle, mais aussi lourde tâche.

Vous êtes une nature d'élite : la distinction de votre caractère, une extrême bonté, le goût du beau, et tant d'autres qualités, dissimulées sous une grande modestie, ont contribué à faire de vous, un Président digne de ses prédécesseurs dont le premier était votre bien-aimé Père.

C'est donc un immense plaisir pour moi, d'avoir été appelé à vous remettre notre grande plaquette, que la Chambre Syndicale et la Société d'Encouragement ont désiré vous décerner, en reconnaissance des services exceptionnels que vous avez rendu depuis si longtemps.

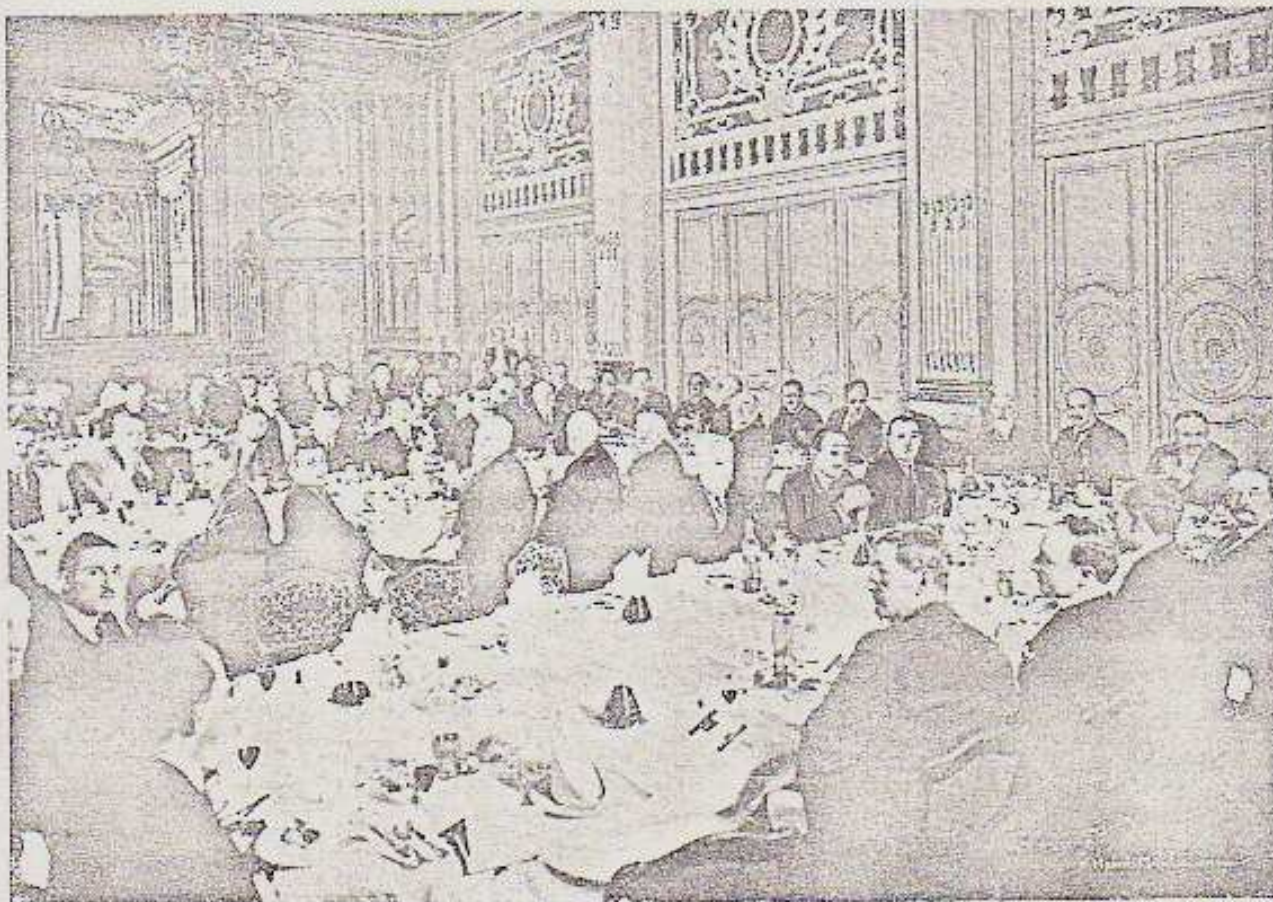
Je lève donc mon verre à la santé de Monsieur Henri Martial Bernard, en souhaitant, comme vous tous, affectueusement, qu'il demeure durant de longues années à la tête de notre corporation. »

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT DE LA BIJOUTERIE, DE LA JOAILLERIE ET DE L'ORFÈVREURIE CINQUANTENAIRE

Le cinquantenaire de la fondation de la Société d'Encouragement de la Bijouterie, de la Joaillerie et de l'Orfèvrerie, qui fut fêté au Palais d'Orsay, le samedi 16 mai, par un déjeuner corporatif, sous la présidence de M. C. FOUQUET-LAPAR, président de la Chambre Syndicale, eut tout le succès que l'on pouvait prévoir, et les applaudissements qui suivirent les quelques discours heureux qui furent prononcés indiquèrent amplement que les personnes présentes, qui représentaient tous les corps du commerce et de l'industrie du bijou, que le travail accompli et l'aide donnée par cette

Ces deux actifs membres de la Société exprimèrent, d'une façon émue, leurs remerciements pour cette marque de reconnaissance. Quelques mots aimables furent dits, en particulier, par M. Martial BERNARD, à l'égard de M. MILLERIO, dont les membres de la famille sont trésoriers depuis cinquante ans, M. Louis AUREC, président d'honneur de la Chambre Syndicale et Syndic du Conseil Municipal, rappela, par quelques mots, ses relations avec la Société et ceux qui la dirigent si judicieusement.

Nous espérons, ainsi que le Comité le suggère, qu'à l'occasion du



UNE VUE DU BANQUET

Société étaient dignement appréciés, et méritaient très justement d'être encouragés dans la plus grande mesure du possible.

A la fin du repas, M. FOUQUET-LAPAR donna la parole à M. Martial BERNARD, président de la Société d'Encouragement, qui fit un exposé du chemin parcouru depuis sa fondation et donna des détails sur les dons qui lui avaient été faits et l'aide qu'elle avait, à son tour, pu apporter aux membres de la corporation.

Après le discours de M. Martial BERNARD, M. FOUQUET-LAPAR prit la parole et témoigna au président de la Société d'Encouragement de la reconnaissance de tous ses collègues pour tous les bienfaits qu'il n'avait cessé de rendre.

Le déjeuner fut l'occasion, d'ailleurs, de la remise à M. Martial BERNARD et à M. Auguste SAYARD, fondateur de neuf pensions viagères de retraites, de la Grande Plaque de la Société et de la Chambre Syndicale.

Cinquantenaire de la Société, tous ceux qui ne sont pas inscrits comme membres le feront sans tarder, afin que cette institution éminemment utile puisse développer son action.

Parmi les personnes remarquées, autres que celles mentionnées, notons : MM. Paul TEMPLIER, président honoraire de la Chambre Syndicale; Hughes CITROËN, président de la Chambre Syndicale des Négociants en Diamants, Perles et Pierres précieuses et des Lapidaires; Ferdinand VERGER, président de la Société d'Orphelinat de la Bijouterie; FOUILLOUX, un des membres les plus anciens de la Société; Louis BOUCHERON, MAUDOUSSIN; Paul HARDELLET, président de la Collectivité des Bijoux à la Foire de Paris; HENIN, GEORGES LAFITTE, directeur de l'École de la Chambre Syndicale; Louis ASSIÈRE; LANSIER, secrétaire général de la Chambre Syndicale; PIGNET, directeur de la Revue de l'Horlogerie et de la Bijouterie; PIAZZA, directeur du Moniteur de la Bijouterie; J. KING, secrétaire général du Grand Négoce.

Malgré, ce vœu ne fut pas exaucé, puisque celui qui avait été, ce jour là, si heureux, quitta ce monde, après une très brève maladie microbienne, que les médicaments d'alors furent impuissants à juguler. (Henri Martial Bernard 1855-1925)

Le 10 novembre, la nef de Saint Sulpice, remplie d'une foule émue, témoignait de la douleur ressentie par tous, ainsi que le long cortège qui suivit, à pied, le char funèbre jusqu'au cimetière Montmartre. Le doyen de ces amis, si fidèles, était, par une extraordinaire coïncidence, l'arrière arrière neveu d'Henri Sibert, le joaillier qui, en 1812, avait accueilli dans son atelier le jeune Jean Benoit Martial, devenu ensuite son associé puis son successeur. Par ce hasard surprenant, le cycle se trouvait refermé, après 113 ans de collaboration, puis d'amitié constante, entre ces deux noms, qui s'éteignirent très peu de temps l'un après l'autre, tombant bien vite naturellement, dans l'oubli !

Ces lignes seules en sont le témoignage, à la fin d'une si longue histoire !

Peut-être mes enfants, vous intéressera-t-elle, en ces temps où depuis 85 ans, les progrès des sciences, sans cesse accrus ont si profondément modifié l'existence quotidienne, dans le monde entier.

Que sera l'avenir ? C'est vous qui le vivrez, et combien mon vieux cœur, tendrement, le souhaite très heureux pour vous tous !

En le demandant à Dieu.

Paris- le 30 mai 1972



Germaine Mollet née Martial Bernard
(1886-1973)



Henri Martial Bernard
1855-1925